

POÉSIE

Exercices de désœuvrement
de Robert Melançon
Page D 3



DE VISU

Roy Arden à l'Espace Vox
Page D 8

◆ LE DEVOIR ◆

CAHIER
D

LIVRES

VIE
CULTURELLERadios
publiques
en déroute

Qu'en est-il de la mission des radios publiques dans un contexte de commercialisation croissante? L'évolution des chaînes publiques dans une Europe réputée être un bastion important de la culture est-elle différente de celle observée en Amérique du Nord? Notre collaborateur à Francfort a préparé ce bref tour d'horizon européen, histoire de comparer.

LOTHAR BAIER

Francfort — Malgré la prolifération de radios privées, c'est-à-dire commerciales, depuis les années 80 du dernier siècle, les radios publiques dans différents pays de l'Europe de l'Ouest — Grande-Bretagne, France, Suisse, Autriche, Allemagne, etc. — occupent encore une place non négligeable dans le paysage audiovisuel. Mais elles ne sont pas sorties indemnes de la bataille sur l'audimat qui s'est engagée au nom de la commercialisation des médias. Cherchant à préserver au moins une partie de l'ancien public constitué à l'époque de leur monopole tout en faisant face à la concurrence des programmes privés, ces radios publiques se sont lentement mises à alléger leurs productions. France-Inter par exemple, la chaîne d'information de Radio-France, a réduit considérablement, depuis ces dix dernières années, ses émissions d'information. De plus, elle met à la une de ses bulletins des faits divers qui racontent des enlèvements ou des viols d'enfants au lieu de certains événements d'ordre politique. Avec les faits divers non politiques est arrivé aussi le «direct», c'est-à-dire la diffusion de propos d'autant plus insignifiants qu'ils sont réputés «authentiques». Cette tendance s'est imposée au détriment de l'explication raisonnée de nouvelles de nature politique ou sociale, présentées dorénavant sous forme de flashes, à la limite incompréhensibles, au détriment aussi de la transmission de débats d'idées, éléments indispensables à la vie démocratique.

Cela mis à part, les radios publiques en Europe, soutenues par une redevance (c'est-à-dire une taxe sur la vente d'appareils télé et radio) et par conséquent indépendantes des revenus publicitaires, ont de plus en plus tendance à concevoir leurs programmes comme si elles devaient tenir compte de la publicité. La contrainte qui oblige les médias commerciaux à interrompre régulièrement leurs programmes au profit de la diffusion de spots publicitaires est parfois reprise par les radios publiques, mais elle prend la forme d'un impératif d'ordre anthropologique: les auditeurs modernes, estiment bien des directeurs de programmes, ne seraient plus capables de se concentrer

VOIR PAGE D 2: RADIOS



PHOTO D'ARCHIVES

Mort
en banlieue

Michael Delisle



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

C'est le rêve américain comme l'ont vu les années 50: des rangées de maisons de banlieue identiques, des appareils ménagers chromés, du gazon coupé et des antidépresseurs à portée de la main, dans l'armoire de la pharmacie. Dans son dernier roman, *Dée*, paru chez Leméac, Michael Delisle plonge dans le désert de l'*American way of life*, l'isolement des femmes des villes de banlieue en devenir, dans le Québec d'avant la Révolution tranquille.

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Dée, c'est la petite Audrey, qu'on appelle aussi Andrée, enfant victime d'inceste qui ne contrôle ni son corps ni son avenir, enceinte à 15 ans, ballottée entre une famille difficile et un mariage sans amour. Mais sait-elle seulement ce que c'est que l'amour?

Femme née dans une famille bilingue mais sans instruction, elle ne s'exprime finalement qu'à travers une sexualité trouble et omniprésente.

Elle devient en fait une sorte d'objet de deuxième choix, stationnée dans un rêve de plâtre frais, de gazon coupé, de clôtures bien dressées, tout ce que les féministes, les femmes de la génération qui l'ont suivie, n'ont plus voulu être. En fait, Dée traîne une existence sordide entre les bar-

reaux de sa cage dorée.

«Cette époque, dit Michael Delisle en entrevue depuis son pied-à-terre de Montréal, qu'il partage avec l'écrivain Lise Tremblay, c'était aussi la mort du projet communautaire. On fait des terrains et on dit: c'est mon terrain, c'est pas le tien.»

Dans cette banlieue que lui-même a connue alors qu'il était enfant (il est né à Longueuil, dans l'ancienne Ville Jacques-Cartier), les champs, les fermes et les terrains vagues ont en

effet peu à peu été remplacés par des rues asphaltées, des trottoirs et des terrains bien délimités par des clôtures. C'est le début de la grande ère de l'individualisme. Et dans ces villes de banlieue froides et éloignées, point de bibliothèques, de cinémas, de librairies. Les agriculteurs, qui gardaient encore ici et là quelques vaches, qui quelques cochons, se voyaient sommés de choisir: c'était la vie de banlieue ou l'obligation de déménager ailleurs.

Dée, elle, «mariée obligée», comme on disait à l'époque, déménage dans une maison flamboyante achetée par ses beaux-parents, dans la toute nouvelle rue Fragonard. Elle est aussi mère d'un poupon que l'auteur n'a pas cru bon de nommer tant le poids de son existence est dérisoire.

Au milieu de cette ambiance étouffante, dans ce désert affectif, toutes les relations entre les personnages sont teintées d'une sexualité latente, de désirs vains, de pulsions malsaines, d'abus en tout genre.

«L'inceste est une conséquence de l'isolement. L'inceste, on l'oublie, mais dans les campagnes québécoises, où il y avait 14 enfants et où c'était isolé, il n'y avait personne à dix milles à la ronde, c'était pas toujours très très catholique, ce qui se passait là. Nos romans québécois n'ont pas beaucoup relancé ça parce que le clergé ne le permettait pas, relève-t-il.

Et la sexualité, c'est aussi le seul moyen qu'ont les personnages de communiquer entre eux.

Dée traîne
une
existence
sordide
entre les
barreaux
de sa cage
dorée

Car ce n'est pas l'argent qui manque dans ce roman, c'est tout le reste, fait remarquer Delisle. Durant les longues heures qu'elle passe à traîner dans cette maison vide, Dée n'a pour toute nourriture intellectuelle que des magazines français et américains. Elle imite les poses des stars qu'elle y observe mais ne se retrouve bien sûr nulle part dans le reflet de ces pages glacées. Car le Québec d'alors, c'est une sorte de Québec d'avant le Québec, une culture à mettre au monde, entre l'Europe et les États-Unis.

Dée est pourtant bilingue, comme l'est lui-même Michael Delisle, né d'une mère anglophone et d'un père francophone.

«I could burn down the darn house if I wanted... I could. It's mine», se dit-elle, savourant sa nouvelle condition de propriétaire. Mais le bilinguisme n'est pas toujours le gage d'avenir et de prospérité que la publicité sur l'unité canadienne a tant vanté. Le bilinguisme, poursuit Delisle en entrevue,

VOIR PAGE D 2: BANLIEUE

« Un roman riche, complexe, fascinant. **** 1/2 »
Réginald Martel, La Presse

« La puissance de feu romanesque de Soucy est époustouflante : ce magicien est un bonimenteur qui n'a pas froid à l'imagination. »
Le Magazine littéraire

« Un roman époustouflant, étrange et déroutant qui allie le récit picaresque et la tragédie. »
Danielle Laurin, Bouquenville, Radio-Canada

Gaétan SOUCY

MUSIC-HALL !



Roman
396 pages • 27,95 \$



Boréal

www.editionsboreal.qc.ca

LIVRES

RADIOS

SUITE DE LA PAGE D 1

sur des propos qui vont au-delà de trois minutes. Aucune preuve scientifique n'a jamais été donnée à l'appui de cette thèse, mais tout le monde fait comme si le sort de la radio publique dépendait de l'observation de cette règle, arbitraire, des trois minutes. Les réalisateurs de radio sont tenus de ne diffuser que des dépêches de 180 secondes, de découper les reportages plus longs en petits segments, alternant avec des musiques reposantes, voire, tout simplement, de refuser les contributions quelque peu exigeantes. Étant donné qu'une argumentation sérieuse demande un certain laps de temps pour être présentée et développée, il est évident que ce parti pris soi-disant esthétique des trois minutes joue le rôle d'une censure douce de la pensée qui n'ose pas dire son nom.

Le règne des capsules

Un résultat palpable de cette volonté des radios publiques d'imiter les médias commerciaux se voit dans la multiplication des magazines qui font croire au public que l'actualité politique, culturelle, économique ou autre, dument présentée, n'est rien d'autre qu'un cocktail de brèves et divertissantes nouvelles, présentées par des gens décontractés et toujours de bonne humeur, fuyant les problèmes comme le diable l'eau bénite. Pourtant, la «magazinite», ainsi qu'on appelle, dans les milieux de la radio, cette maladie contagieuse, n'a pas réussi à ronger tous les programmes publics. Les chaînes culturelles des radios publiques suisses — germanophones, francophones et italiennes — continuent de diffuser de longs entretiens avec des écrivains et des chercheurs, des débats intellectuels, et à pratiquer une critique de

livres qui ne se borne pas à deux exclamations émerveillées. En Allemagne, la situation est plus contrastée puisqu'il n'existe pas une seule radio publique mais des douzaines, chacune dotée de sa propre politique éditoriale.

Des institutions de droit public

Ces radios-là ne sont pas des radios d'État mais des institutions de droit public dont la gestion est contrôlée par des conseils de surveillance où sont représentés partis politiques, syndicats, Églises et groupes sociaux importants. Décentraliser la radio — la télévision n'existait pas encore à l'époque — fut la réponse apportée aussi bien par les Alliés occupant le pays après leur victoire, en 1945, que par les dirigeants allemands à l'ancienne concentration des radios en une seule instance telle qu'elle avait été mise en œuvre par les nazis ainsi qu'à la transformation de celle-ci en un puissant instrument de propagande du régime, contrôlé directement par le ministre de la Propagande et proche d'Hitler, Joseph Goebbels.

Les nouvelles radios de l'après-guerre avec leurs bases et leurs publics régionaux avaient pour mission, comme le stipulent leurs statuts, non seulement de fournir des informations «objectives» sur les affaires du pays et celles du monde, voire de divertir, mais aussi de contribuer à l'éducation et à la formation démocratique des Allemands, et ce, par le truchement privilégié de la culture. Pour cette raison, dès le début, les programmes culturels occupèrent une large place dans la grille des programmes des radios de l'après-guerre. Les studios de ces radios publiques se transformèrent au fil des ans en véritables laboratoires littéraires de création, animés par des rédacteurs qui étaient souvent

eux-mêmes des écrivains. Une forme radiophonique spécifique, le *feature*, qui combine le reportage, le document sonore et l'essai, fut mise au point dans ces studios. Bon nombre d'œuvres littéraires allemandes et même françaises — des textes de Francis Ponge, par exemple — sont issues de commandes passées par une radio publique.

Un âge révolu

Aujourd'hui, cet âge d'or de la radio en Allemagne paraît bien révolu. Audimat à l'appui, les gouvernements régionaux qui fixent le montant des redevances font pression sur les stations publiques pour qu'elles conquièrent des parts de marché plus importantes en allégeant les programmes selon le modèle commercial en vigueur. Cependant, certaines chaînes de radio résistent à de telles pressions. Parmi celles-ci, on compte les deux radios publiques nationales, soit la Deutschlandfunk, à Cologne, et la Deutschlandradio, à Berlin. De surcroît, ceder simplement aux lois du marché, a-t-on été obligé de le reconnaître, pose un sérieux problème de démocratie pour une radio publique. Car la démocratie, telle qu'elle fut transmise par les Alliés après la défaite allemande, exige, tout en tenant compte des goûts de la majorité, de respecter les centres d'intérêt de la minorité. Les auditeurs de pièces radiophoniques, de lectures de poèmes, de conférences et de débats dont l'écoute exige concentration et passion ne forment certes qu'une petite minorité, mais cette minorité, en démocratie, a elle aussi le droit de voir ses attentes et ses besoins satisfaits. En dernier recours, c'est grâce à la mission de «rééducation» confiée aux radios par la France, la Grande-Bretagne et les États-Unis que la transformation des radios publiques allemandes en diffuseurs d'infotainment à l'américaine se heurte maintenant à d'heureuses résistances, inscrites dans les fondements mêmes de leur constitution.

BANLIEUE

SUITE DE LA PAGE D 1

s'il ne s'appuie pas sur une première culture forte, c'est aussi une sorte d'inculture qui suscite le sentiment de n'appartenir ni à une culture ni à une autre. Lui-même a eu du mal à y trouver son nom: ses parents l'appelaient Mike, ses compagnons d'école Michel, et ses lecteurs disent Michael, à la française.

Et le drame de la banlieue, ce sont les femmes qui le vivent, ces femmes qui ne sortent pas de chez elles, ces reines du foyer manquées, courbées sous le poids de leur ennui et de leurs migraines.

«Pour les hommes, il y avait quelque chose de l'ordre d'une conquête qui les rendait triomphants et rayonnants. Mais les femmes avaient quelque chose de la victime qui était pognée dans quelque chose qu'elles n'avaient pas voulu. Ou elles trouvaient qu'elles avaient plus de potentiel que ça: faire le ménage, etc. Le lot de ces femmes-là, c'a souvent été la médication, parce qu'aux États-Unis, la croissance de la banlieue correspond à la progression des valiums.» Ces médicaments, dit-il, ont servi à faire taire les femmes, à éteindre toute velléité d'indépendance.

«Tout ce qui allait devenir normal dans les années 70, avec la libération des femmes dans les années 50, on arrive à l'endiguement par les médicaments», dit-il.

On a dit de Michael Delisle, qui a aussi signé *Drame privé*, un premier roman repris en France chez POL, et *Le Désarroi du matelot*, tous deux parus chez Leméac,

de même que plusieurs recueils de poésie et des nouvelles, qu'il est «une voix de la nord-américanité».

Il préfère d'ailleurs de loin la littérature américaine, plus réaliste, à la française, et aime citer Kevin Canty ou Raymond Carver parmi ses influences. «Je ne me sens pas proche des romanciers français. Je me sens beaucoup plus près des auteurs américains, de leur point de vue, de leur façon de ne jamais oublier la réalité même si cela fait une jolie phrase. Les Français, on dirait qu'ils font toujours de œuvres d'art, parfois au prix de la réalité.»

Au cours de l'entrevue, Michael Delisle sort un exemplaire de *Fontainebleau*, un recueil de poésie paru aux Herbes rouges et qui lui a valu de recevoir, en 1987, le prix Emile-Nelligan. Sur la couverture, on voit une photo, prise précisément dans les années 50, d'une femme posant à la Marilyn Monroe, un poupon habillé d'une couche entre les jambes.

«C'est ma mère», dit-il. Et sans qu'il n'ajoute un mot, on sent qu'il existe une intimité certaine entre cette femme et les personnages du livre.

Aujourd'hui, Michael Delisle passe la plus grande partie de l'année à l'île aux Grues avec sa conjointe.

DÉE

Michael Delisle
Leméac éditeur
Montréal, 2002, 129 pages

ROMAN

Alexandrie en temps de guerre

NAÏM KATTAN

Il ne me paraît point surprenant qu'Ibrahim Abdel-Méguid ait obtenu le prix Naguib Mahfouz pour son roman *L'Autre Pays*, publié chez Actes Sud, en 1994. Dans son dernier ouvrage, *Personne ne dort à Alexandrie*, l'on comprend tout de suite qu'il chemine dans la voie de son célèbre aîné. Si, pour Mahfouz, Le Caire est un microcosme de l'univers humain, pour Abdel-Méguid, c'est Alexandrie qui joue ce rôle.

Ce roman a une dimension historique. En effet, l'action se déroule au cours de la Seconde Guerre mondiale. Il s'agit aussi d'une évocation de la vie de la classe moyenne. Le personnage central, Mag-

deddine, quitte son village natal à la suite d'une vendetta tribale et s'installe à Alexandrie avec sa femme, Zohra, et sa petite fille, dans une chambre que lui loue un copte.

Deux thèmes traversent cet ouvrage. D'abord, la guerre. L'avancée des forces allemandes paraissait alors irrésistible sous le commandement de Rommel, le célèbre officier d'Hitler. Supportant mal la présence des militaires britanniques, le petit peuple souhaite la victoire des nazis qui le libérerait du colonialisme anglais. L'auteur décrit en détail l'action militaire et les raids que les Allemands mènent sur Alexandrie. Le second thème de ce roman est le rapport entre musulmans et coptes. Une profonde amitié naît entre Magdeddine, le

musulman, et Damien, son voisin copte. Magdeddine est pieux, garde le Coran dans sa poche, en connaît de nombreux passages par cœur. Damien, le chrétien, est illettré; il apprend à lire, célèbre les fêtes et observe les jeûnes. Tous deux chômeurs, ils sont inséparables. Ils sont enfin engagés par les Chemins de fer et envoyés à El-Alamein, en plein désert. Ils sont convaincus que leur Dieu est le même, même si le message leur parvient dans des termes différents.

Parallèlement à cette amitié, une passion naît entre deux adolescents, un musulman, Rochdi, et une copte, Camelia. Les deux familles rejettent toute perspective d'union. Camelia est alors confiée à un couvent où elle est considérée comme une sainte et agit comme guérisseuse, tandis que Rochdi, qui erre dans le désert en écrivant des poèmes, attend la libération de Paris pour aller y accomplir sa vocation de barde. Même si la proximité des deux religions semble évidente, la fusion amoureuse entre leurs adeptes est quasi impossible. Rochdi et Camelia se soumettent à leur sort, tandis que le dialogue s'engage entre Magdeddine et Damien.

Les personnages d'Abdel-Méguid sont taillés d'une pièce. Magdeddine suit une voie sans détour et Damien est sans faille. Ce roman se lit comme un document qui jette un éclairage sur la société égyptienne d'hier dont certains traits ont perduré jusqu'à nos jours.

PERSONNE NE DORT À ALEXANDRIE

Ibrahim Abdel-Méguid
Traduit de l'arabe par Soheir Fahmi avec la collaboration de Pierre Chavot
Éditions Desclée de Brouwer
Paris, 2001, 431 pages

Palmarès Renaud-Bray

Le baromètre du livre au Québec

du 4 au 10 septembre 2002

1	Essais	LE LIVRE NOIR DES ÉTATS-UNIS	P. SCOWEN	les Intouchables	2
2	Roman Qc	MUSIC-HALL I ♥	G. SOUCY	Boréal	2
3	Roman	LES CORRECTIONS	J. FRANZEN	Boréal	1
4	Dictionnaire	LE PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 2003	COLLECTIF	Larousse	9
5	Roman	LE PIANISTE ♥	W. SZPILMAN	Robert Laffont	80
6	Érotisme Qc	AU FOND DES CHOSES	W. ST-HILAIRE	Lancôt	3
7	Dictionnaire	LE PETIT ROBERT DE LA LANGUE FRANÇAISE 2002	COLLECTIF	Le Robert	7
8	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN ♥	A. BRASHARES	Gallimard	12
9	Roman Qc	BOMBONS ASSORTIS ♥	M. TREMBLAY	Laméac/Actes Sud	11
10	Roman	LE LIVRE DES ILLUSIONS ♥	P. AUSTER	Laméac/Actes Sud	15
11	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	E. TOLLE	Ariane	101
12	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ? ♥	J. SPENCER	Michel Lafont	89
13	Polar	MYSTIC RIVER ♥	D. LEHANE	Rivages	23
14	Roman	LA FÊTE AU BOUC ♥	M. VARGAS LLOSA	Gallimard	16
15	B.D.	LARGO WINCH, t. 12 - Shadow	VIN HAMME/FRANCO	Dupuis	8
16	Spiritualité	METTRE EN PRATIQUE LE POUVOIR DU MOMENT...	E. TOLLE	Ariane	19
17	Dictionnaire	MULTIDICIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE ♥	M.-E. DE VILLIERS	Qc Amérique	251
18	Roman Qc	LES QUATRE SAISONS DE VIOLETTA	C. BROUILLET	Denoël	11
19	Nutrition	BON POIDS, BON CŒUR ♥	MONTIGNAC / DUMESNIL	Flammarion Qc	15
20	Roman Qc	L'ANGLE MORT	J.-F. CHASSAY	Boréal	4
21	Actualité	J'AI VU FINIR LE MONDE ANCIEN ♥	A. ADLER	Grasset	4
22	Polar	PARS VITE ET REVIENTS TARD ♥	F. VARGAS	Viviane Hamy	39
23	Érotisme Qc	BANQUETTE, PLACARD, COMPTOIR ET AUTRES LIEUX...	W. ST-HILAIRE	Lancôt	30
24	Nutrition	LA BÔTE À LUNCH EMBALLANTE ♥	EMOND / BRETON	Flammarion Qc	55
25	Biograph. Qc	L'ALLIANCE DE LA BREBIS	G. LAVALLÉE	JCL	20
26	Polar	TOI QUE J'AIMAIS TANT ♥	M. HIGGINS-CLARK	Albin Michel	14
27	Arts	365 JOURS POUR LA TERRE ♥	Y. ARTHUS-BERTRAND	de La Martinière	41
28	Psychologie	CESEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI ! ♥	T. D'ANSEMBOURG	L'Homme	87
29	Actualité	GUERRE ET MONDIALISATION	M. CHOSSUDOVSKY	Écosociété	1
30	Nutrition	MAIGRIR SANS RÉGIME	J.-P. ZERMATI	Odile Jacob	23
31	Roman Qc	LE GOÛT DU BONHEUR, t. 1, 2 & 3 ♥	M. LABERGE	Boréal	90
32	Roman Qc	UN PARFUM DE CÉDRE ♥	A.-M. MACDONALD	Flammarion Qc	95
33	Essais Qc	LA FILIÈRE CANADIENNE	J.-P. CHARBONNEAU	Trait d'Union	4
34	Sexualité	FULL SEXUEL	J. ROBERT	L'Homme	25
35	Roman	LA CROIX DE FEU, t. 5 - 1 ^{re} partie	D. GABALDON	Libre Expression	13
36	Roman Qc	MISTOUK	G. BOUCHARD	Boréal	16
37	Actualité	11 SEPTEMBRE 2001 - L'effroyable imposture	T. MAYSSAN	Carnot éd.	18
38	Actualité	WORLD TRADE CENTER 9/11 ÉTAGE	B. DELLINGER	Robert Laffont	2
39	Roman Qc	OUF ! ♥	D. BOMBARDIER	Albin Michel	17
40	Essais Qc	LE LIVRE NOIR DU CANADA ANGLAIS	N. LESTER	les Intouchables	41
41	Roman	JE L'AIMAIS ♥	A. GAVALDA	Dilettante	25
42	Sport	SERIE DU SIÈCLE - Septembre 1972	S. RICHARD	Hurtubise HMH	3
43	Maternité	LE GUIDE PRATIQUE DE LA FEMME ENCEINTE	M.-C. DELAHAYE	Marabout	117
44	Jeunesse	CHANSONS DOUTES, CHANSONS TENDRES (Livre & CD) ♥	H. MAJOR	Fides	47
45	Roman	ÉLOGE DES FEMMES MÛRES ♥	S. VIZINGZEY	du Rocher	70

♥ : Coup de Cœur RB ; : Nouvelle entrée

Nbre de semaines depuis parution

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.

24 succursales au Québec

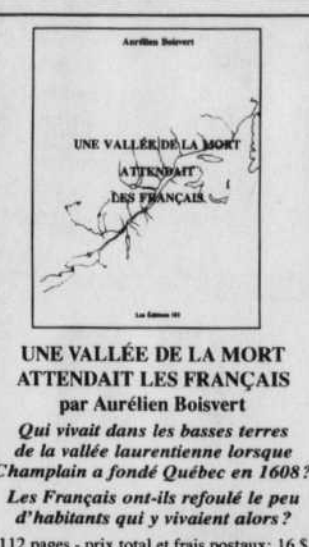
Pour commander : ☎ (514) 342-2815
www.renaud-bray.com

VISITEZ notre nouvelle librairie

de 16 000 p.c. sur 2 niveaux

LE NOUVEAU Carrefour Laval

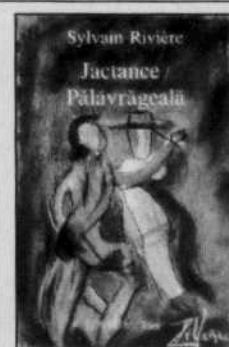
3035, boul. Le Carrefour ☎ (450) 681-3032



UNE VALLÉE DE LA MORT
ATTENDAIT LES FRANÇAIS
par Aurélien Boisvert
Qui vivait dans les basses terres
de la vallée laurentienne lorsque
Champlain a fondé Québec en 1608?
Les Français ont-ils refoulé le peu
d'habitants qui y vivaient alors?
112 pages - prix total et frais postaux: 16 \$

Les Éditions 101
C. P. 591, Succ. Desjardins
Montréal H5B 1B7
http://www.3symptico.ca/au.boisvert

HUMANITAS AUTOMNE 2002



JACTANCE / PALAVRAGEALA

Sylvain Rivière

Coédition avec Libra (Roumanie)

Une écriture imaginative, imprégnée de l'odeur de la mer, un délire linguistique où abondent formules vieillottes ou fantaisistes, périphrases et énumérations, une sagesse de jeune homme captif de ses rêves qui sont le reflet parfait de ses origines.

Poèmes, 84 pages, 14,95 \$

ZOÉ

Véra Pollak

Décidément, Zoé n'est pas une fille comme les autres! À l'âge convenu et au parfum d'un héritage censé la conforter dans ses amours et ses agissements incongrus, elle part à la recherche de son père...

Roman, 202 pages, 22,95 \$

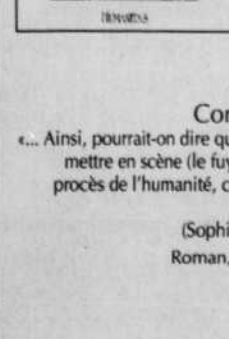


AMOUR ET TAMBOUR

René Laroque

Après avoir mené une existence mouvementée, le héros de ce roman rocambolesque rencontre la fille d'une femme qu'il a jadis connue. Mais comment être amoureux de la fille tout en étant hanté par le souvenir de la mère?

Roman, 240 pages, 24,95 \$



LE FUYARD

Constantin Stoiciu

«... Ainsi, pourrait-on dire que le simple fait de le mettre en scène (le fuyard) suffit à ouvrir le procès de l'humanité, comme l'a fait Camus avec brio.»

(Sophie Pouliot, Le Devoir)

Roman, 328 pages, 19,95 \$



990 Picard, Longueuil (Brossard), Québec, Canada J4W 1S5
Téléphone/Télécopieur: (450) 466-9737 • humanitas@cyberglobe.net

PUL-IQRC

Variations de la perception catégorielle

Enjeux énonciatifs et interculturels

KHADIYATOU LAH FALL
DANIEL SIMEONI
DOUMBÉ BÉTOTÉ AKWA

2-7637-7891-7

172 pages • 20 \$

Collection Intercultures

Cet ouvrage porte principalement sur l'analyse de la variation de la perception catégorielle sur des notions lexicales qui sont des enjeux de débats dans les espaces pluriethniques et pluriculturels, autour principalement de termes tels identité, citoyenneté, intégration et être Québécois...

Pour de plus amples informations

Les Éditions PUL-IQRC

Tél. (418) 656-7381 • Téléc. (418) 656-3305

Dominique.Gingras@pul.ulaval.ca

www.ulaval.ca/pul

LIVRES

Dans l'atelier du poète

Gilles Marcotte

Un poète nous invite chez lui, dans son atelier. Il n'y aura pas grand-chose à voir, semble-t-il. L'atelier du peintre, et celui du sculpteur encore plus, est plein de toutes sortes d'outils, de débris, et on n'y fera pas le ménage sans d'innombrables précautions. L'atelier du poète est vide, ou presque. «*À la limite*, dit Robert Melançon, *je peux me passer de stylo et de papier, composer mentalement*». Mais le travail, le véritable travail du poète ne commencera tout de même, ne se fera vraiment qu'à la maison, dans cet atelier qui n'en est pas tout à fait un: «*Le travail réclame une installation; il faut s'asseoir à une table à laquelle on pourra rester aussi longtemps qu'il faudra sans être dérangé, en ayant à la portée de la main tous ses outils: des livres, des papiers de divers formats pour les notes, les brouillons, les transcriptions; des stylos de couleur pour apporter des corrections; des dossiers; un ordinateur. J'ai aussi impérativement besoin d'une fenêtre*».

Pourquoi une fenêtre? Parce que, pour ce poète et peut-être pour tous les poètes, Mallarmé compris, le monde extérieur existe. La poésie a beau être un art de lettré, selon la formule de Wallace Stevens reproduite en exergue au début des *Exercices de désœuvrement*, «*poetry is the scholar's art*», elle entretient avec le monde extérieur, avec ce que Saint-Denis-Garneau appelait le «*paysage*», des rapports à la fois délicats et essentiels.

Mais la liste des objets indispensables commence, on l'a vu, par les livres. Il y en a beaucoup, dans l'atelier de Robert Melançon, de plusieurs époques et de plusieurs langues. Il y a les livres de l'universitaire, de l'érudit, qui a participé par exemple à la grande édition critique des œuvres de Francis Ponge, sous la direction de Bernard Beugnot, dont

vient de paraître le premier tome dans La Pléiade. Il y a aussi les autres — qui sont parfois les mêmes! —, les livres du lecteur, du poète. Celui-ci sait qu'on n'est pas poète seul, que tout poète est un lecteur de poèmes. Il y a la fenêtre, oui, il y a le «*paysage*», mais à certains moments tout se passe pour lui comme si les livres faisaient partie de la nature, comme les arbres, les rivières, le bleu ou le noir du ciel. Les autres poètes sont chez eux dans son atelier, et il en parle avec une familiarité parfois déconcertante pour ceux qui — comme moi — ne les ont pas tous lus.

Les poètes cités viennent des horizons les plus divers: des anciens et des modernes, Orientaux et Occidentaux, Italiens, Anglais, Américains, Canadiens anglais (que Robert Melançon est un des rares à lire, de ce côté-ci de la barrière linguistique) et Québécois, tous réunis non pas dans quelque panthéon ou club de best-sellers mais dans ce que j'appellerais l'affection de la lecture. Les Québécois n'y reçoivent aucun privilège, sauf le simple honneur de faire partie du domaine universel de la poésie. Saint-Denis-Garneau, par exemple, est ici reçu comme poète, et non pas comme témoin d'un drame psychonational. Il vaut mieux ne pas demander à Robert Melançon ce qu'il pense de la littérature québécoise, il vous répondra avec une certaine brusquerie: «*Les littératures, sauf à sombrer dans le simulacre et la parodie, ne coïncident pas avec les frontières des États, accommodements improvisés pour la vie pratique; une littérature n'a de limites que celles de la langue dans laquelle elle s'écrit*». Et encore, comme on l'a vu, les frontières linguistiques doivent être elles-mêmes franchies, malgré les aléas de la traduction. Les frontières, les distances sont trompeuses. Il y a plus de chemin à faire pour passer de Michel Beaulieu à Paul-Marie Lapointe que de ce dernier à David Solway ou à Eugenio Montale.

Il faut, ainsi, imaginer le poète entouré de livres, répliquant par ses propres poèmes, comme le dit Melançon, aux poètes qu'il a lus et ne cesse de lire, mais on n'aura pas encore touché le thème essentiel de son livre, *Exercices de désœuvrement*. Gardons-nous de lire ces deux substantifs au sens courant: exercices, au sens d'une mise en forme ou d'une mise en train, désœuvrement à celui d'une rêverie, d'un loisir ou même d'une aimable paresse. C'est le deuxième qui est le mot clé. Dés-œuvrer, si l'on peut dire, c'est le contraire de faire œuvre, de bâtir une sorte de monument, de mettre en œuvre un pouvoir. Il est significatif, à cet égard, que le livre de Robert Melançon s'ouvre par une réflexion sur la publication. «*Publier, écrit-il, c'est renoncer*». Renoncer à quoi? Osons deux hypothèses: renoncer à poursuivre le travail du poème, en principe infini («*On ne termine pas un poème, on l'abandonne*», disait Valéry); renoncer peut-être, aussi, au public idéal. Il faut publier, sans doute, livrer le poème au lecteur possible, mais c'est lorsque celui-ci se transforme en cette entité vague et redoutable appelée «public» que la question se pose avec le plus d'acuité. Comment ne pas douter? Il y eut des époques peut-être où la poésie pouvait se faire publique sans réticences, mais aujourd'hui sa divulgation est devenue une aventure pleine de risques. Ce n'est pas que le poème lui-même — je parle de celui de Melançon — soit rongé, miné par le doute. Mais l'atelier poétique, lui, ne peut en faire l'économie.

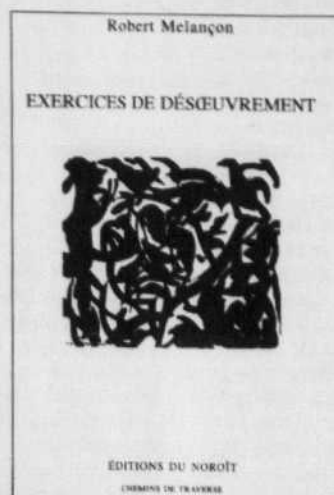
Exercices de désœuvrement, fait de notes plus ou

moins brèves et donc résistant au résumé, est un livre essentiellement interrogatif, habité par une passion d'autant plus convaincante qu'elle ne se donne pas de grands airs. Il y a un bagage considérable de connaissances dans ces courts textes, mais celui-ci a la politesse de rester au sous-sol. Serait-il possible d'en tirer un «art poétique» assez solidement constitué? Ce serait une tâche très exigeante, qui trahirait peut-être l'essentiel du livre, le refus obstiné qu'il oppose à toute conception trop fermement orientée de la poésie. Il faut comprendre qu'*Exercices de désœuvrement* est une œuvre de polémique, non pas de l'auteur avec ceux qui ne pensent pas comme lui, mais du poète avec lui-même, avec ce contradictoire qui ne le lâche pas d'une semelle. S'il lui arrive d'exagérer, comme lorsqu'il dit: «*Je ne peux pas me passer de poésie; cela m'assure en rien la valeur de ce goût: je ne peux pas non plus me passer de tabac*», c'est peut-être pour essayer d'éloigner un peu l'autre voix,

celle qui lui suggère autoritairement qu'il n'est rien de plus beau, de plus essentiel dans les affaires d'ici-bas qu'un poème accompli. Celle, par exemple, qui dit: «*Le philosophe croit savoir, le poète en ignore encore plus*». Ambitieux, ça.

EXERCICES DE DÉSŒUVREMENT

Robert Melançon
Éditions du Noroît,
collection «Chemin de traverse»
Montréal, 2002, 107 pages



POÉSIE

Les départs immobiles

DAVID CANTIN

«*Chaque jour on recommence, à partir des mêmes archives de solitude*». Cette phrase de Louise Warren annonce le début d'une quête où le présent gravite autour des multiples nuances émotives. L'écriture devient alors le lieu d'une remise en question, d'un doute qui s'élance à travers une forme d'apaisement. On découvre ainsi dans *La Pratique du bleu* une prose qui va à l'essence même d'un trajet subtil et inquiet. Il faut peut-être le rappeler: le bleu est la plus profonde des couleurs. Par le biais de la rêverie, les contrastes révèlent une promesse à tenir face au monde.

Tout semble très calme dans ce quinzième recueil de Louise Warren: le rythme de la prose, les images fluides, voire l'espace qui ne cesse de s'ouvrir sur la transparence des gestes attentifs. Plus que jamais, cette poésie murmure un ébranlement existentiel. Elle laisse de côté les détails anecdotiques afin de mieux suivre les contours d'une expérience charnière. Ceux qui ont déjà parcouru *Bleu de Delft* (Trait d'union, collection «Spirale», 2001) reconnaîtront sans doute l'autre versant de ce très bel essai. *La Pratique du bleu* met en perspective l'ordre d'une vie à suivre. Le ton, assez posé, montre des failles discrètes ainsi que des questions demeurées sans réponse: «*Comme le ciel, tu ne voudrais ni centre, ni commencement, ni milieu, ni fin. Aucune séparation, ni ordre ni désordre, que la continuité, l'abandon de la main à son mouvement d'ouverture qui mène*

Plus que
jamais,
cette poésie
murmure un
ébranlement
exистentiel



au bleu, à sa géométrie, à sa nuit, à son livre».

Comme les notes plutôt denses d'un carnet, ces poèmes arrivent à saisir une évocation très juste d'une matérialité familière. Une voix féminine s'installe «*dans le mouvement aérien de la parole*». Entre l'histoire du poème et les faits vécus, un abandon s'installe, sans toutefois bousculer ce monde qui hésite sans cesse. Ce recueil est probablement celui où Louise Warren arrive à mieux exprimer la détresse intime qui l'accompagne depuis *L'Amant gris* (Triptyque, 1984). Toujours près des souvenirs de l'enfance, *La Pratique du bleu* met en relief cette zone d'ombre où l'être et le jour s'unissent.

Pourquoi le premier recueil de Violaine Forest me laisse-t-il aussi perplexe? Est-ce la préface d'André Romus, qui n'aide en rien et insiste un peu trop sur «*ce petit quelque chose qui n'a pas de prix*»? En fait, *Le Manteau de mohair* s'éparpille, sans réellement

permettre à une voix précise de monter à la surface. Dès le début, la confiance anodine devient alarmante. Une jeune femme se rappelle des souvenirs de voyage, les chambres de son enfance, la passion amoureuse ainsi que le cours des choses. Le poème va d'une parenthèse à l'autre sans vraiment donner l'impression d'un travail d'écriture sérieux: «*Six pieds sous terre / les yeux bleus / du ciel / ce qui se fait / de mieux*». Avec un peu de recul, des images ouvrent sur la résonance d'un chant qui s'esouffle par contre assez vite. Bien sûr, certains diront qu'il faut être plutôt indulgent et généreux lorsqu'on parle des débuts d'une œuvre. Est-ce un service à rendre à un débutant? Chez Forest, les fondations du poème reposent malheureusement sur très peu. À l'occasion, quelques vers vont plus loin que la simple apparence. Curieusement, l'effet poétique masque cette dérive en territoire intime.

On met du temps à comprendre où l'auteur veut en venir au cours de cette curieuse fabrication d'une «*mythologie personnelle*». On se demande aussi pourquoi on n'a pas élagué un manuscrit qui devient de plus en plus lourd au fil des pages, malgré sa minceur. Le poème commence souvent par une phrase accrocheuse qui explique par la suite ses intentions ou ses états

d'âme. On a lu pire ailleurs, mais le moins pire est-il un critère recevable pour évaluer la relève dans la poésie québécoise?

LA PRATIQUE DU BLEU

Louise Warren
L'Hexagone, collection «Poésie»
Montréal, 2002, 105 pages

LE MANTEAU DE MOHAIR

Violaine Forest
L'Hexagone, collection «Poésie»
Montréal, 2002, 134 pages

VIOLAINE FOREST

le manteau de mohair



PUL-IQRC

L'intervention et le retrait de l'État



L'impact sur
l'organisation
gouvernementale

ANDRÉ GÉLINAS

2-7637-7822-4 • 428 pages • 35 \$

Sous l'effet d'une intervention accrue de l'État, principalement à partir du XX^e siècle, l'appareil administratif est devenu une organisation complexe comprenant une variété de types d'instances que sont les ministères, les organismes autonomes, les appareils centraux, les établissements publics... Depuis la fin des années 1970 la tendance s'est inversée et la plupart des gouvernements occidentaux ont tenté de réduire la taille de l'État.



Pour de plus amples informations
Les Éditions PUL-IQRC
Tél. (418) 656 7381 • Téléc. (418) 656 3305
Dominique Gingras • pul.ulaval.ca
www.ulaval.ca/pul

À L'ESSENTIEL

Le chemin à suivre

À PORTÉE DE LA VOIX

Pierre Chappuis
José Corti
Paris, 2002, 62 pages

Chaque recueil de Pierre Chappuis donne l'impression d'être taillé dans le silence même de la parole. Un marcheur s'empare du monde, des obstacles et du vide qui l'entoure.

Ainsi, *À portée de la voix* ne fait pas exception. Cette courte suite de poèmes montre le chemin à suivre, là où la lumière du jour imprègne la lenteur des souvenirs. Dans cette prose elliptique, une voix interroge la présence de la nature qui bascule du visible vers l'invisible. Le poète devient ainsi chercheur de ce haut lieu semblable au déploiement musical. Un homme observe le rythme

me des saisons qui change sans cesse: «*Pierres. / Sœurs des dalles calcaires, poussées souteraines bosselant le sol ici et là dans l'herbe, celles-ci, polies à force d'usage, plus ou moins saillantes, inégales, les épeler pas à pas au gré de la marche. / Sur quelles syllabes mes chevilles trébuchaient-elles? La phrase — quelconque, de toujours — qui semble s'élever s'achève en quête d'un sens, ignorante de son terme*».

Comme une fugue, cette écriture très souple avance dans les liens secrets de son achèvement. De la vibration d'un regard au geste métaphorique, une quête s'installe pour dire la raison d'être du poème. Un débroussaillage, plutôt subtil, de la mémoire.

D. C.



Pierre
Chappuis

TERRE D'ARGILE
LOUISE BISSONNETTE
RÉCITS

Terre d'argile, récit en quatre temps, met en scène Odyle Leduc, une jeune fille au tempérament artistique et sauvage qui, au fil de ses rencontres avec la nature, le mystère, l'homme et elle-même, deviendra une femme sensible et envoûtante. La fine plume de Louise Bissonnette vous transportera avec enchantement dans l'univers d'Odyle, un personnage sensuel et attachant.

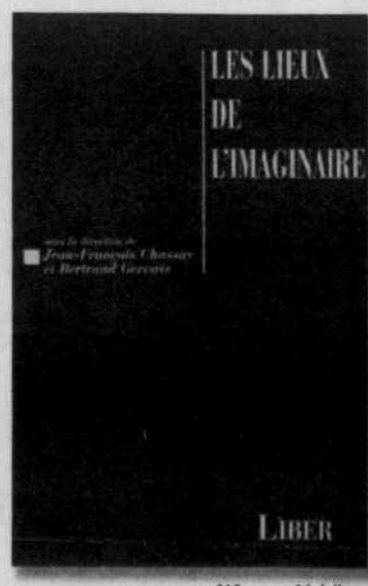
2002, 112 p., 14,95 \$ (ISBN 2-922245-73-X)

LES ÉDITIONS VARIA
C.P. 35040, CSP Fleury, Montréal (QC) H2C 3K4 • Tél.: (514) 389-8448 • Téléc.: (514) 389-0128
D'autres nouveautés intéressantes vous attendent chez votre librairie.

LIBER

Les lieux de l'imaginaire

sous la direction de
Jean-François Chassay et Bertrand Gervais



COLLABORATEURS

Bernard André
Anne Bélanger
Johanne Bénard
Rachel Bouvet
Philippe Breton
Serge Cardinal
Antoine Cazé
Anne Elaine Cliche
Charles Grivel
Thierry Hentsch
Vincent Jouve
Jacques Leenhardt
Josep Mohedano Barcelo
Marilyn Randall
Richard Saint-Gelais
Jean-Marie Schaeffer
Philippe Walter
Jean-Jacques Wunenburger
Nicolas Xanthos

312 pages, 26 dollars

Antarctique
ÉRIC M'COMBER
roman, 174 p., 18 \$

Dans le Québec profond des années quatre-vingts, un jeune musicien rock se joint à un groupe de vétérans pour une tournée des bars *sup-furry*.
Un demi-siècle plus tard, un vieillard prend les armes aux côtés des derniers résistants alors qu'un Québec indépendant est écrasé militairement.
À n'en pas douter, un premier roman qui va faire du bruit.

LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

Elle se confie peu, mais bien

« **L**e premier personnage de roman né au Canada français s'appelle Angéline de Montbrun et il est l'œuvre d'une femme. Une femme timide, discrète, tourmentée, qui cachait son vrai nom (Félicité Angers) sous le pseudonyme de Laure Conan et qui passa presque toute sa vie loin des cercles littéraires de Montréal et de Québec, dans la maison paternelle du petit village de La Malbaie. » C'est en ces termes, très justes, que Gilles Marcotte esquisait le portrait de Laure Conan dans *Une littérature qui se fait*, en 1968.

On pourrait y ajouter qu'elle fut une grande dévote mais surtout, comme le note Jean-Noël Dion dans la présentation de sa correspondance, le premier de nos écrivains qui ait réussi à vivre de sa plume. C'est une rareté de nos jours. À l'époque de Laure Conan, et s'agissant d'une femme, cela tenait de l'exploit.

On sait toujours peu de choses de sa vie privée, sinon qu'elle était très attachée à son père et qu'elle a eu, dans sa jeune vingtaine, une relation amoureuse avec un homme plus âgé qu'elle, Pierre-Alexis Tremblay, qui fut notamment député. Cela prit fin abruptement, pour des raisons demeurées obscures. Les commentateurs de son œuvre — en particulier Roger Le Moine, qui a préfacé l'édition en trois volumes de ses romans chez Fides en 1974-75 — ont vu dans cet épisode un tournant décisif qui expliquerait son célibat mais aussi sa vocation de romancière. De fait, tous ses romans, qui se voulaient bien-pensants et qu'on a lus comme tels à l'époque, ne seraient que des variations, déguisées en fictions, de cette blessure affective aux relents incestueux.

Laure Conan se serait donc mise à nu dans son œuvre, qui n'aura été qu'un long aveu — d'autant plus candide qu'il était inconscient — et que ses



Robert Chartrand

contemporains n'ont pas su décrypter. Ce qui est sûr, en tout cas, c'est qu'elle a voulu, tout au long de sa vie, préserver son intimité. Il est même probable que vers la fin, elle ait détruit tous les documents qui risquaient de la révéler, et notamment son journal intime.

On s'attendrait cependant à découvrir, dans ce gros volume de sa correspondance, quelques révélations, comme le promet la phrase-titre, qui est de Laure Conan elle-même. Mais elle l'a écrite bien tard, deux mois à peine avant sa mort, dans ce qui fut sans doute sa dernière lettre, adressée à un évêque. Et dans ce qui précède, dans ces quelque 340 lettres que Jean-Noël Dion a patiemment retracées et dont les deux tiers sont d'elle, très peu de confidences.

Voici une femme — elle a 33 ans au début de cette correspondance — qui se dit elle-même une vieille fille et qui entreprend d'écrire des romans: *Un amour vrai* et *Angéline de Montbrun* paraîtront d'abord dans des revues, puis en volumes. On n'aura même pas droit à un atelier d'écrivain, à quelques ré-

flexions sur la genèse de ses livres, mais plutôt aux multiples démarches d'un auteur qui veut être publié et s'assurer qu'on parle de ses livres. Elle va s'adresser aux chroniqueurs prestigieux de l'époque — Louis Fréchette, l'abbé Henri-Raymond Casgrain —; elle veillera même à la diffusion de ses livres en demandant qu'on les offre comme prix à des écoliers. Bref, elle pousse ses livres par tous les moyens en sollicitant tout un chacun avec beaucoup d'habileté. Elle va droit au but ou emprunte quelques détours. Et elle obtient souvent ce qu'elle veut.

L'auteur, cependant, tient à rester dans l'ombre. Elle exigera à plusieurs reprises de l'abbé Casgrain, qui allait préfacier son *Angéline de Montbrun*, qu'il supprime toute allusion à sa personne: « Il faut que tout ce qui me regarde personnellement soit retranché [...], je l'exige absolument; sinon, écrira-t-elle, j'aime cent fois mieux que le livre ne soit jamais publié ».

Cette romancière qui voit elle-même à la diffusion de son œuvre est aussi une dévote, on l'a dit. Quand elle ne parle pas de ses livres, elle recommande aux prières de ses correspondants des malades et des mourants de son entourage, elle se plaint de ce qu'il est devenu impossible de se procurer des reliques, elle assure qu'il faudrait faire canoniser tous nos premiers missionnaires. Elle entreprend même de recueillir des fonds pour faire construire un monastère pour les religieuses de la communauté du Précieux-Sang à Chicoutimi tout en reconnaissant que son projet est farfelu. Et la paroissienne outrée va tenter de faire démettre de ses fonctions le curé qui, selon elle, a défiguré son église...

On constatera d'ailleurs que les correspondants de Laure Conan étaient pour la plupart des prêtres et des religieuses. Aux premiers, elle demande le plus

souvent qu'ils usent de leur influence pour ses bonnes œuvres, y compris ses propres livres; aux femmes, elle réserve son affection, en particulier à Catherine-Aurélien Caouette, une religieuse de la congrégation du Précieux-Sang dont on lira avec plaisir la prose exaltée. Elle aura été l'amie la plus intime de Laure Conan, qui l'appela sa « sweetest mother ».

Laure Conan était une conservatrice, c'est le moins qu'on puisse dire. Royaliste attardée, un brin antisémite — tous les éditeurs sont plus ou moins juifs, affirme-t-elle —, elle estime, en 1893, le vote des femmes « assez peu désirable. Mais, si jamais il nous était accordé — ce dont je n'ai cure —, c'est ma conviction que les femmes n'en pourraient guère user plus mal que les hommes ».

Qu'en termes élégants ces choses-là sont dites! Car elle a une plume, cette femme — vive, parfois primesautière —, même lorsque ses lettres expriment des doléances ou se complaisent dans des bonheurs. Pour cela, cette correspondance, présentée avec beaucoup de soin, mérite d'être lue, même si elle offre le portrait un peu trop officiel d'une romancière qui, la première, a su se frayer un chemin dans le petit monde des lettres de son époque.

robert.chartrand5@sympatico.ca

J'AI TANT DE SUJETS DE DÉSEPOIR

Laure Conan
Correspondance (1878-1924) recueillie et annotée
par Jean-Noël Dion
Éditions Varia,
collection « Documents et biographies »
Montréal, 2002, 481 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Au ras des pâquerettes

CATHERINE MORENCY

William Saint-Hilaire, jeune auteur de nouvelles érotiques, donnait récemment une suite à *Banquette, placard, comptoir et autres lieux*... publié il y a moins d'un an chez Lanctôt éditeur. Avec une rapidité étonnante, elle reprend la plume et livre cette fois *Au fond des choses*, un recueil du même ton que le précédent.

Ceux qui avaient apprécié ses débuts littéraires trouveront donc un certain plaisir à la voir poursuivre dans la même veine. Pourtant, si les lieux érotiques et spatiaux demeurent grosso modo inchangés, force est d'admettre que Mme Saint-Hilaire est peut-être en mal d'inspiration. Car ces espaces où s'abat, se nourrit et s'épanouit le désir d'une narratrice enflammée ont si peu de relief qu'ils dessinent, non sans répétition, les contours d'une architecture qui tient plus du lieu commun que de la mosaïque romanesque. Une

maison de banlieue propre, la minifourgonnette Caravan neuve, l'appartenance branchée de l'amant. La petite vie, quoi.

On sent bien, dès la première nouvelle, se dessiner la volonté de l'auteur: se mettre en scène dans une autofiction accessible, presque banale. Et montrer, au fil d'une exploration des fantasmes, des pulsions et des délires érotiques d'un couple « ordinaire », que le désir et la passion peuvent naître des situations les plus courantes. Comme ce jour où elle décide qu'elle « ne sera pas présente à la rencontre de production avec l'équipe du matin », préférant de loin le « membre » de son amant à toute autre délibération sociale. Ou ce dimanche après-midi, « un autre petit moment anodin de notre vie de parents », entrecoupé d'une séance des plus osées dans la salle de bains, sur fond de Play Station et de télévision.

Que Saint-Hilaire tente de rejoindre un large public, soit. Non

sans audace, elle renonce à étaler ses états d'âme (« On ne vend pas des livres avec la petitesse des gens », écrit-elle, évoquant la monotonie de sa vie rangée), partageant plutôt avec le lecteur son lexique licencieux et lui ouvrant sans rougir sa besace remplie de motifs aphrodisiaques. « Oups! Mille excuses. Le lecteur n'est pas encore en érection... Vite, servons-lui une histoire bien juteuse », s'excuse-t-elle, gênée d'avoir inséré, dans le fil narratif, une réflexion ou l'ombre d'un questionnement.

Ce qui séparera probablement en deux camps le lectorat d'*Au fond des choses*, ce ne sont pas cette franchise et cette crudité, qui pourraient somme toute devenir attachantes. Ceux à qui s'adresse ce recueil de nouvelles sauront l'éplucher sans se préoccuper du style ou de la langue, trop souvent maigres, voire anémiques. Moins touchés par les récits de celle qui avoue « écrire pour ne pas fondre, tout simplement, ne pas [se] dissoudre dans l'évier », d'autres lecteurs seront franchement agacés par le traitement qu'on réserve ici à la littérature érotique, s'étonnant d'ailleurs qu'une auteure qui prétend enrichir ce genre en soit réduite à poser à demi-nue sur la quatrième de couverture de son livre, geste prosaïque s'il en est.

AU FOND DES CHOSES

William Saint-Hilaire
Lanctôt éditeur
Montréal, 2002, 130 pages

LITTÉRATURE CANADIENNE - ANGLAISE

Tout et rien

SOPHIE POULIOT

Pour son premier roman, le Canadien anglais Kevin Chong a choisi d'aborder les années 1970 et le mouvement hippie. Cette récente période de l'histoire exerçant une véritable fascination sur les générations qui ont suivi, les films et les romans qui ont fait de cette ère non seulement leur trame de fond, mais bel et bien leur sujet, abondent. La plupart d'entre eux prennent pour cible le style de vie des musiciens de l'époque. Même si l'action se situe au Canada plutôt qu'aux États-Unis, le roman de Chong emprunte la même piste et n'arrive pas à se distinguer comme un ouvrage original, profond ou même intéressant.

Saul St-Pierre est né en 1980, l'année où s'écroula le groupe folk Les St-Pierre, l'année où la mère de Saul et star de la formation, Helena St-Pierre, prendra le large pour ne plus jamais paraître en public. Saul, élevé sans grande conviction par son père, le guitariste, compositeur et cerveau du feu groupe, Ian St-Pierre, et par sa nouvelle compagne qui y mettra tout son cœur, sera le narrateur du roman. Il racontera comment, au cours de l'été de ses 18 ans, un groupe allemand en vogue repiquera une vieille chanson des St-Pierre, remettant du coup ses parents sur la sellette, ce qui incitera Helena, dans le village thaïlandais où elle se tapissait, à mettre fin à ses jours.

L'auteur de *Baroque-a-Nova* a

tenté d'en faire un ouvrage riche en empruntant simultanément plusieurs pistes. Le sort des autochtones (car Helena est autochtone, d'ailleurs plutôt qualifiée d'*Indienne* dans le livre), le pathétisme des anciens musiciens n'ayant plus aucun succès mais s'accrochant inlassablement à leurs rêves, la recherche d'identité des adolescents, la relation père-fils, le phénomène des groupies, la difficulté de vivre avec le succès, la jalousie entre femmes célibataires cherchant l'âme sœur, tout est effleuré, sans qu'aucun de ces sujets ne soit approfondi. Et, bien entendu, ce ne sont pas les quelques insipides amourettes entre les divers personnages qui confèrent quelque intérêt au livre. Qui plus est, la traduction française — il est toujours curieux de lire un récit qui se déroule au Canada dans un français qui vient d'outre-Atlantique, argot y compris — laisse à désirer. Des gaucheries telles « C'est vraiment fun? » auront tôt fait d'en convaincre le lecteur.

Baroque-a-Nova est donc un ouvrage plutôt anodin, un énième regard, mi-nostalgique mi-critique, porté sur les années 60 et 70 et sur le phénomène hippie. Rien de plus substantiel, hélas.

BAROQUE-A-NOVA

Kevin Chong
Traduit de l'anglais
par Joseph Antoine
Éditions Balland,
coll. « Nouvelles Angletterres »
Paris, 2002, 355 pages

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Affrontements

NAÏM KATTAN

Entrée dans l'histoire, la guerre d'Espagne prend place dans la mythologie. Né en 1957, Manuel Rosas en prend acte 20 ans après. Journaliste, poète, auteur de plusieurs recueils de nouvelles, il a obtenu en 1996 le Prix national d'Espagne. Dans *Le Crayon du charpentier*, son troisième roman, il évoque, de biais, la guerre d'Espagne. Cette guerre fut vécue par de nombreuses personnes à travers le monde comme un face-à-face entre les légions du progrès et celles de droite, pour ne pas dire celles du bien et celles du mal.

Rivas réussit puissamment à nous faire revivre les événements qu'il évoque dans tout ce qu'ils ont de contradictoire et d'ambigu. Les deux principaux personnages sont Daniel Da Barca, un médecin, combattant communiste, et Herbal, son géolier, un garde civil incorporé dans les bataillons de Franco. Torturé, plusieurs fois condamné, Da Barca passe ses journées et très souvent ses nuits à s'occuper de ses compagnons d'incarcération et, quand on l'y autorise, à soigner les malades, sans les interroger sur leurs convictions politiques. Herbal est un homme simple, issu d'un village pauvre, exécutant, en homme de métier, les ordres, tout en ayant des réactions d'homme de conscience. Sans se l'avouer, il est jaloux de son prisonnier.

Le romancier dépeint ses personnages avec une immense subtilité, les dégageant des apparences imposées par les circonstances. Da Barca est amoureux d'une jeune fille à la beauté lumineuse, Marisa, fille de braconnier. Grâce à l'intervention et à la complicité de la mère supérieure d'un hôpital pour tuberculeux, il l'épouse par procuration lors d'un transfert d'une prison à une autre. Prévenue par la religieuse, la mariée rejoint son mari à une correspondance de trains. En échange d'un montant d'argent, l'officier chargé de la garde du prisonnier laisse les époux dans une chambre d'hôtel, libres pour une nuit, vivre leur nuit de noces.

Sans tomber dans le piège des ressassements d'idéologies tombées en désuétude, Rivas rapporte un inoubliable débat entre Da Barca et la mère supérieure à propos de sainte Thérèse d'Avila. Opposés idéologiquement, les deux protagonistes se retrouvent dans une foi apparemment divergente et se rejoignent dans leur quête de justice et d'amour. L'action de ce roman se déroule en Galice, dans le territoire de Saint-Jacques-de-Compostelle. Sans évoquer le Christ, Da Barca traverse, quasi inconsciemment, son propre chemin de croix et en sort victorieux. Au fond de la tragédie, à travers les tribulations et les malheurs, Rivas fait exprimer à ses personnages, par des gestes, la pérennité de l'espoir. Roman ample où les heures sombres de l'histoire abondent, *Le Crayon du charpentier* se lit comme un chant dédié à la bonté indestructible d'un homme, à l'espoir qui surgit de l'opacité d'une période tragique dont l'auteur ne nous épargne rien des péripéties cruelles et brutales. Un beau roman.

LE CRAYON DU CHARPENTIER

Manuel Rivas
Traduit de l'espagnol (Galicie)
par Ramon Chao
et Serge Mestre
Éditions Gallimard
Paris, 2002, 177 pages

CHAIRE DE RECHERCHE DU CANADA EN HISTOIRE DU LIVRE ET DE L'ÉDITION

BOURSES DOCTORALE ET POSTDOCTORALE

La Chaire de recherche en histoire du livre et de l'édition de l'Université de Sherbrooke annonce l'ouverture d'un concours pour l'attribution d'une bourse de doctorat de 10 000 \$ et d'une bourse postdoctorale de 25 000 \$.

EXIGENCES POUR LA BOURSE DE DOCTORAT

- avoir terminé des études de 2^e cycle dans une université québécoise, canadienne ou étrangère;
- s'inscrire au programme de 3^e cycle en études françaises, cheminement en études littéraires, de la Faculté des lettres et sciences humaines de l'Université de Sherbrooke en 2003 et produire une thèse de doctorat sur un sujet relié au programme scientifique de la Chaire.

EXIGENCES POUR LA BOURSE POSTDOCTORALE

- détenir un doctorat d'une université québécoise, canadienne ou étrangère soutenue après 1997;
- s'engager à participer activement aux activités scientifiques de la Chaire.

PRÉSENTATION DU DOSSIER

Pour participer au concours, la candidate ou le candidat doit faire parvenir les documents suivants :

- un curriculum vitae;
- un projet de thèse de 500 mots (pour la bourse doctorale);
- un relevé de notes et une copie du diplôme de maîtrise ou de doctorat (selon le cas) ou un document officiel attestant que les exigences du programme de 2^e ou 3^e cycle (selon le cas) ont été respectées;
- pour la bourse postdoctorale, une copie d'un article publié dans une revue avec comité de lecture ou un chapitre de la thèse ayant un lien avec le domaine de recherche de la Chaire;
- une lettre de recommandation de la directrice ou du directeur de mémoire ou de thèse.

La personne sélectionnée pour la bourse postdoctorale pourra également postuler pour une charge de cours rémunérée selon les tarifs en vigueur à l'Université de Sherbrooke.

Les bourses sont offertes pour une période de 12 mois avec une possibilité de renouvellement pour une deuxième année.

Date limite pour le dépôt des demandes : 18 octobre 2002
Date d'entrée en fonction : 1^{er} janvier 2003

Pour plus d'information sur les travaux déjà réalisés dans le secteur de recherche de la Chaire, voir le site du Groupe de recherche sur l'édition littéraire au Québec : www.grelq.qc.ca
Les dossiers devront être envoyés à Jacques Michon, Département des lettres et communications, Faculté des lettres et sciences humaines, Université de Sherbrooke, Sherbrooke (Québec) J1K 2R1



SALON DU LIVRE ANCIEN DE MONTRÉAL

21 et 22 septembre 2002

UNIVERSITÉ CONCORDIA
Pavillon McConnell
1,400, boul. de Maisonneuve O.

LE DEVOIR ADMISSION: 5.00\$ pour les deux journées

GRAND CHOIX
DE LIVRES
ANTIENS ET
RARES, ILLUSTRÉS,
PREMIÈRES
ÉDITIONS,
BELLES RELIURES



UN BISTRO

DES DIZAINES D'ÉVÉNEMENTS

DES MILLIERS DE LIVRES

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
Tél. : 514-739-3639
Fax : 514-739-3630
service@librairieolivieri.com

ESSAIS

En marge du 11 septembre

Faut-il chercher l'islam derrière les attentats du 11 septembre 2001? Certains commentateurs n'ont pas tardé, à la suite du drame, à déployer cette thèse. Religion de violence, d'intolérance et de conquête, ont-ils clamé, l'islam, c'était certain, jouait un rôle important dans la logique des terroristes. Irrité par ce simplisme qui lui semblait faire écran à une véritable compréhension de l'événement, le professeur de philosophie J.-Claude St-Onge a résolu de revisiter «les textes sacrés des trois grandes religions monothéistes» afin d'approfondir la question. Résultat? Dieu est mon copilote, un essai un peu bancal qui attribue des torts aux trois traditions analysées tout en relativisant le rôle de la religion dans la genèse et le déclenchement des conflits humains.

Sur ce dernier aspect, St-Onge est assez clair: ce serait une erreur «de croire que la religion est la cause de tous les fléaux qui accablent l'humanité» et «des appels que Bush et ben Laden multiplient à l'endroit de Dieu et d'Allah voilent des réalités mercantiles. De l'exaltation religieuse se dégage une forte odeur de pétrole». Pour s'assurer d'être bien compris, l'essayiste résume ainsi son credo d'inspiration marxiste améliorée: «En tant que représentation du monde, ou idéologie, la religion est un produit de la conscience, et la conscience est elle-même produite par les conditions de vie économiques, politiques, sociales et existentielles.» Alors, chercher l'islam derrière les attentats? Non. Plutôt chercher les «intérêts basement mercantiles» des élites et les conditions matérielles du peuple derrière le discours religieux. Pourtant, là-dessus, qui est peut-être l'essentiel dans la logique même de l'auteur, on n'en saura pas vraiment plus, et les motivations des pirates de l'air eux-mêmes resteront obscures.

Le gros de l'œuvre de St-Onge, donc, se déploie en marge du cœur annoncé de son projet et consiste en une lecture très critique de la Bible, surtout, et du Coran. Ce dernier interdirait à la violence, a-t-on clamé? L'essayiste entend faire la preuve que la Bible ne donne pas sa place en ce sens.

Plus encore que le Coran, explique St-Onge, la Bible fourmillerait d'appels aux massacres, d'incitations au mépris de la vie et à la diffamation de l'être



Louis Cornellier

humain, en plus d'entretenir une vision dualiste de l'être qui contribue au dénigrement du corps et de la sexualité et un souverain mépris de la femme.

Par souci d'honnêteté, St-Onge multiplie les appels à la prudence envers une saisie «au pied de la lettre» des textes sacrés qu'il commente, mais il semble lui-même incapable de se plier à cet art de l'interprétation. Pleine d'anachronismes, sa lecture, de relative mauvaise foi pourrait-on dire, s'en tient presque toujours à la littéralité et repose sur une conception de la religion a priori négative, même s'il s'en défend bien. On se rend compte, au fil des pages, que Marx et Nietzsche sont passés par là auparavant et que la thèse de la religion comme opium culpabilisant du peuple détermine l'ensemble.

Quand St-Onge, par exemple, règle d'un trait de crayon la grande question du mal pensé dans une perspective chrétienne en décrétant qu'il est impossible de réconcilier le mal avec l'existence d'un Dieu bon, on ne peut que constater que la réflexion ne lèvera pas. Plus loin, quand il donne raison à Marx qui aurait écrit «que les principes sociaux du christianisme prêchent la lâcheté, le mépris, l'avisement, la servilité, toutes les qualités de la canaille», alors que l'humanité a besoin de courage, de fierté, d'esprit d'indépendance et du sentiment de sa dignité, on se demande si l'homme sait qui est vraiment le Christ des Écritures.

Quand il pointe «l'équivoque et les contradictions» des idéologies religieuses et qu'il souligne le potentiel de danger de ces discours «instrumentalisables»,

quand il affirme que la Bible n'est pas plus exempte que le Coran de passages effrayants et douteux, St-Onge rappelle des vérités que les esprits étroits, gnanngnan ou dogmatiques, ont la faiblesse d'oublier. Malheureusement, sa propre lecture plutôt primaire de ces traditions ne nous permet pas d'en soupeser les enjeux actuels, et son projet d'ensemble, mal défini, nous laisse sur notre faim.

Nos intellectuels face au 11 septembre

En marge, lui aussi, du 11 septembre, mais de manière encore assumée, le professeur Jacques Pelletier, dans un document que publie la revue *Possibles*, analyse la réaction des intellectuels d'ici aux tragiques événements. Tous les textes sur lesquels il se penche ont paru dans *Le Devoir*.

Son hypothèse, assez peu originale, est la suivante: «[...] les intellectuels québécois ont réagi à la lumière de leurs engagements antérieurs, conformément aux clivages qui les divisent et les opposent à propos d'enjeux moins explosifs et significatifs.»

Ainsi, selon lui, les intellectuels d'obédience libérale (Jocelyn Létourneau, Daniel Jacques et Antoine Robitaille, inspirés par la figure tutélaire d'Alain Finkelkraut), en stigmatisant toute critique radicale de la domination américaine parce que ce point de vue, selon eux, légitimerait l'action terroriste, se sont transformés en faucons à la solde de la politique étrangère impérialiste des États-Unis.

Quant à eux, les experts (Albert Legault, Charles-Philippe David), soi-disant neutres, ont manœuvré avec plus de subtilité, mais ce fut, finalement, pour aboutir au même résultat: une position pro-américaine plus feutrée mais qui se contente de critiquer les modalités de la «guerre sainte» contre «l'axe du mal», sans remettre en cause ses fondements. Pelletier conclut donc «à une politique effective de démission face à la domination impériale».

Seuls certains journalistes du *Devoir* (Descôteaux, Sansfaçon, des Rivières, Leclerc, Dion et Courtemanche), en fin de compte, trouvent grâce aux yeux de Pelletier. Par leur «volonté de comprendre» et leur «refus d'une politique purement revancharde», par leur rejet d'une «logique militariste» dans la recherche

d'une solution globale et durable «au déséquilibre mondial identifié comme principal facteur pouvant, si non justifier, à tout le moins inspirer l'action terroriste», ils auraient incarné une «liberté d'esprit» absente chez les penseurs libéraux et les experts.

Jacques Pelletier n'échappe pas à sa propre hypothèse: il réagit lui-même aux réactions «à la lumière de [ses] engagements antérieurs». Parce que, pour lui, «l'hyperimpérialisme américain» ne fait pas de doute et détermine tout débat mettant en cause les États-Unis, toute posture pro-américaine est considérée, à ses yeux, comme une démission face au pouvoir. Les libéraux qu'il dénonce lui répondraient probablement que le 11 septembre ne permet plus ce raisonnement en forme de pente fatale, mais pour Pelletier, rien ne justifie cette révolte du regard critique. D'où son extrême sévérité à l'endroit des libéraux, un jugement qui reste à étouffer puisqu'il demeure fondé sur un a-priori qui n'est plus partagé, peut-être à tort, par certains qui, l'an dernier encore, l'acceptaient.

En ce sens, «Le 11 septembre des intellectuels québécois», première partie d'une analyse dont on annonce déjà la suite, pour être vraiment utile, devra quitter la marge et aller au fond des choses, c'est-à-dire expliquer ou rappeler, à ceux qui pensent le contraire, pourquoi le 11 septembre n'a rien changé à ce qui, d'un point de vue progressiste, justifie un antiaméricanisme de bon aloi.

louiscornellier@parroinfo.net

DIEU EST MON COPILOTE

LA BIBLE, LE CORAN ET LE 11 SEPTEMBRE

J.-Claude St-Onge
Éditions Écosociété
Montréal, 2002, 192 pages«LE 11 SEPTEMBRE
DES INTELLECTUELS QUÉBÉCOIS»Jacques Pelletier
Dans *Possibles*, volume 26, numéro 4, automne 2002

Le matheux et le grand méchant flou

La vérité, tout le monde la cherche. Mais existe-t-elle? N'est-elle pas toujours parcellaire, contingente? La raison est limitée, contrairement à ce que pensaient les premiers modernes. Dans ce contexte, nous dit Marco Bélanger, contentons-nous de viser la «lucidité». C'est déjà là un grand défi! Mais quelle est-elle, cette lucidité, exactement? Suffit-il d'être scientifique? Toutes questions à la source de son essai *Le Flou dans la bergerie* (Liber). Nous avons rencontré M. Bélanger dans son bureau — sous le portrait stimulant et intimidant de Galilée —, au collège Brébeuf, où il enseigne les mathématiques depuis 18 ans. Conversation avec un matheux devenu doctorant en philosophie.

ANTOINE ROBITAILLE

Le *Devoir*. Vous avez été le président des sceptiques du Québec.

Marco Bélanger. Oui, c'était au moment du passage à l'an 2000. Je me disais qu'on allait entendre plein de choses curieuses, non fondées. J'étais dans ce mouvement depuis cinq ans.

Le Devoir. Vous ne vous êtes pas présenté de nouveau à la présidence. Avez-vous cessé d'être sceptique?

M. B. Certainement pas. Deux choses m'ont empêché de me représenter: des ennuis de santé passagers, d'abord. Mais surtout, c'est que, chez moi, le questionnaire philosophique a pris le dessus. Les sceptiques adhèrent pleinement au discours scientifique alors que moi, j'avais envie de prendre mes distances par rapport à celui-ci. Non pas pour le réfuter, mais simplement pour me poser des questions autres.

Le Devoir. Et voilà que vous nous faites un livre qui porte en partie sur le «flou» omniprésent et sur les limites de la raison. Ce ne sont pas des thèmes fréquents chez les mathématiciens comme vous!

M. B. Peut-être. Mon rapport aux mathématiques est simple: je suis allé dans cette branche parce que j'y avais de la facilité, mais aussi parce qu'elle m'offrait des certitudes. Et quand on est jeune, on cherche la certitude, on aime à la côtoyer. Mais je me suis rendu compte assez vite que les certitudes mathématiques sont toujours conditionnelles. Conditionnelles à des axiomes, à des prémisses: des choses que l'on admet, mais qui sont le fait de la contingence du monde. Si l'on utilise une géométrie plane, c'est que localement, on a l'impression que la surface de la terre est plane. Bref, nos certitudes en mathématiques ne sont que conditionnelles. Pas absolues. Évidemment, plusieurs mathématiciens continuent à dire que les mathématiques sont un discours «certain», mais dans les faits, non: il a été démontré qu'il est impossible de démontrer certains théorèmes. Bref, j'ai maintenant envie d'aller plus loin: non seulement y a-t-il de l'incertitude en mathématiques, me suis-je dit, mais si on explore celle-ci, ne peut-on pas découvrir des choses? J'en suis donc venu à la conclusion que les interrogations les plus intéressantes sont celles qui relèvent de l'éthique et

de la morale, où il n'y a pas de réponses absolues.
Le Devoir. C'est frustrant, non, l'incertitude, le flou?
M. B. Non, c'est tant mieux! S'il y avait des réponses absolues, il faudrait les suivre impérativement comme des règles. On dirait: lorsqu'un cas Y se produit, il faut appliquer la solution X. Ce serait la solution finale de la pensée, sa fin. On deviendrait tout simplement des animaux, n'ayant pas besoin de réfléchir, obéissant à des instincts. Nous serions des exécutants. Mais heureusement, il semble que la science ne puisse arriver à ce terme.

«Le flou est dans la bergerie des concepts communs», comme je l'écris dans le livre. Le flou est essentiel. Sans lui, pas de poésie. On ne pourrait plus avoir le plaisir d'affiner le langage. Avec des mots définis de façon certaine une fois pour toutes, on ne ferait en quelque sorte que télécharger des informations.

Le Devoir. N'est-ce pas, d'une certaine manière, ce que nous annoncent les prophètes de l'intelligence artificielle?

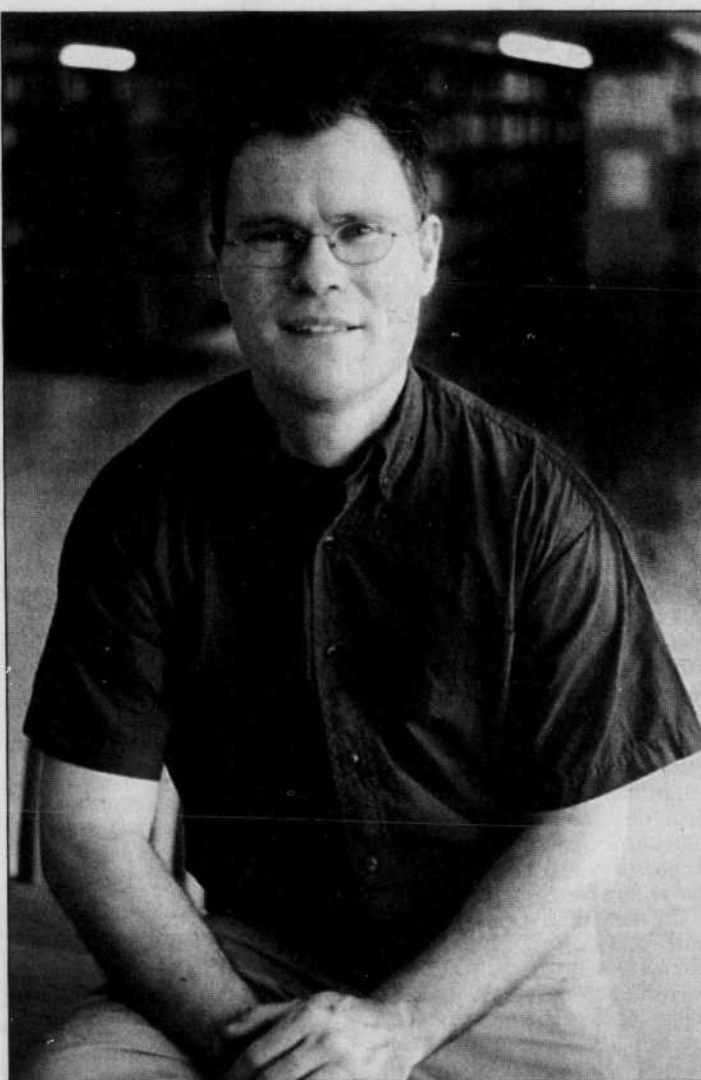
M. B. Oui, et je crois qu'il y a certains mythes dans ce domaine. Lorsqu'on dit que l'on pourra un jour copier l'intelligence humaine avec des ordinateurs super-puissants, j'en doute beaucoup. Peut-on vraiment réduire l'intelligence humaine à un ensemble de connexions, que celles-ci soient mécaniques, électroniques, chimiques, etc.? Je crois que c'est impossible. C'est un mythe qui découle d'un autre mythe: celui du pouvoir infini de la raison.

Le Devoir. Bref, la raison n'est pas toute-puissante.

M. B. En effet, pour moi, elle a de grandes limites. J'ai parlé des incertitudes en mathématiques. Mais on pourrait aussi parler des théories scientifiques: on a longtemps pensé, surtout au XIX^e siècle, que ces dernières disent des choses «vraies» sur la nature. Or, elles disent des choses fort «probables», elles font un pari provisoire et assez limité. Les théories scientifiques sont vraies, mais jusqu'à un nouvel ordre. Rien ne dit qu'à un moment donné, de nouveaux faits ne pourraient pas se présenter et contredire nos théories actuelles.

Le Devoir. On essaie encore de tout quantifier de nos jours. Je pense à l'économétrie. Que diriez-vous à ces gens-là?

M. B. Les scientifiques, en géné-



SOURCE ÉDITIONS LIBER

«Lorsqu'on dit que l'on pourra un jour copier l'intelligence humaine avec des ordinateurs super-puissants, j'en doute beaucoup», fait remarquer Marco Bélanger.

ral, croient que leurs discours permettent de réduire le réel à des formulations langagières. Moi, je ne le crois pas. Si on pouvait le faire, ça voudrait dire au fond que le réel est très semblable au langage humain. Ou même au langage symbolique, aux «meilleurs» langages: les langages formels comme la logique. Mais j'en doute parce que ce serait en quelque sorte trop beau pour être vrai. Je me méfie toujours de ce qui nous porte à nous rassurer. Pareil réel nous rassurerait beaucoup. Ce serait un réel «rationnel». Je préfère être sceptique.

Le Devoir. Diriez-vous que vous n'êtes plus attiré par la science?

M. B. Enfin, ce qui me préoccupe moins, aujourd'hui, c'est la recherche de réponses définitives. Parce que je sais qu'il n'y en a pas. Mais c'est tout de même plus stimulant et enrichissant de se poser des questions auxquelles il n'y a pas vraiment de réponse définitive. C'est plus stimulant pour l'intelligence. Et ça permet de dire que la pensée restera une aventure.

Le Devoir. Justement, il y a un grand malaise de l'être humain face à l'incertitude découlant de l'effondrement des grandes explications religieuses et idéologiques. Vous nous dites: on doit apprendre à vivre avec cette incertitude, cette angoisse. Ma question est: est-ce à la portée de tous les êtres humains?

M. B. Grande question! On tente

toujours de se rassurer. Or, ce sont les langages qui nous rassurent, pas la réalité. La réalité nous rassure très peu. Nous rassurer par les langages, c'est en partie efficace, mais cela nous amène parfois à décoller du réel. On continue alors d'être rassurés par nos propres constructions abstraites. Mais lorsqu'on quitte trop le réel, on finit par être moins «lucide». C'est ce que j'ai tenté d'explorer dans mon livre. Il faut tenter d'être lucide dans les limites de ce que l'on peut trouver de plus vrai mais aussi, à la fois, de plus supportable. C'est là le grand défi de notre lucidité. On ne peut toujours le relever. On ne peut toujours arriver à connaître ce qui est le plus vrai et, en même temps, se trouver rassuré parce que, souvent, ce qui est le plus vrai est le plus cruel et, là, on a tendance à le refuser. On choisit alors, souvent, d'être rassuré. Mais cela mène rarement à plus de lucidité. Et inversement, être lucide mène rarement à être rassuré! Nous sommes toujours tiraillés entre ces deux pôles. Moi, je me suis donné comme ligne de conduite de préférer ce qui est le plus vrai à ce qui est le plus rassurant. Ce que je trouve rassurant, je m'en méfie.

**LE FLOU
DANS LA BERGERIE**
Marco Bélanger
Éditions Liber
Montréal, 2002, 209 pages

HISTOIRE DES RELIGIONS

Vingt siècles
de christianisme

LOUIS CORNELLIER

«Peu de gens se souviennent que leurs croyances, leur mentalité, ont été marquées profondément par ce long cheminement du christianisme. Beaucoup ne sont plus très sûrs de leur foi. Mais elle n'est pas tout à fait éteinte en eux. L'histoire de l'Église a marqué leur mentalité et ils l'ignorent. Elle n'est d'ailleurs au programme d'aucune école. C'est un trésor qui reste à découvrir.» C'est par ces mots que Georges Suffer lance sa majestueuse histoire du christianisme qui lui a valu le prix des Maisons de la presse françaises en 2000.

Ancien membre des cercles de la revue *Esprit*, journaliste et essayiste catholique à la plume vive, Suffer, avec cet essai brillant, fouillé et accessible, livre une œuvre essentielle. A peu près unanimement reconnue, victime des bobards et des légendes entretenus à son sujet, l'histoire de l'Église méritait qu'on la raconte enfin simplement, dans le détail, et dans un esprit digne de sa grandeur et de sa complexité.

De l'enthousiasme minoritaire des premiers apôtres à la ténacité de Jean-Paul II, en passant par les conflits et les enjeux militaires, idéologiques et spirituels qui ont marqué ses deux millénaires d'existence, l'Église chrétienne revit dans ces pages l'épopée que fut son histoire grâce à un guide érudit qui a veillé à ne pas rendre assommant l'objet de sa passion.

Toutes les époques, tous les personnages importants et tous les événements essentiels (l'affaire Galilée,

entre mille autres) y passent, racontés avec une verve soutenue et un constant souci de rigueur. Catholique affiché, Suffer ne cache pas ses sympathies pour une foi et une institution auxquelles il adhère, mais son honnêteté intellectuelle transparait à chaque page de cet ouvrage. Sa reconstitution des premiers siècles du christianisme, sa présentation des hérésies (arianisme, pélagianisme, nestorianisme) qui, écrit-il, ont contribué à fabriquer la foi, son lumineux récit de la réforme luthérienne et ses propos sur le catholicisme au XX^e siècle brillent plus particulièrement à travers cet ensemble admirable en tous points.

Admirateur de Jean-Paul II dont il salue la foi généreuse et intense, Suffer ne racole jamais et témoigne à visage découvert de sa perspective globale: «L'opium du peuple», décrétaient les esprits avancés du XIX^e. En vérité, cette longue procession, cette prière unique qui se poursuit à travers le temps et l'espace, n'a qu'une raison compréhensible: il s'agit de la lutte des vivants en face de la mort.» Son indispensable somme ne convertira pas les incroyants, mais elle devrait confondre les ignorants qui se plaisent à mépriser ce qui les dépasse.

TU ES PIERRE

L'HISTOIRE DES VINGT PREMIERS
SIÈCLES DE L'ÉGLISEGeorges Suffer
Livres de poche
Paris, 2002, 672 pages

ROMAN HISTORIQUE

Une rue mythique

NAÏM KATTAN

Grand voyageur, Jacques Lanzmann rapporte dans ses bagages des histoires vécues ou inventées. Comme s'il désirait rentrer chez lui, il raconte, dans son dernier roman, *Rue des Rosiers*, l'histoire de cette rue située au cœur de Paris et peuplée depuis des siècles par des immigrants juifs qui y implantaient leurs traditions. Certains fuyaient la misère, d'autres étaient chassés de leur pays par les persécutions.

Le déferlement des nazis allemands à Paris a vidé cette rue de sa population juive, la condamnant à l'incarcération dans les camps de concentration et à la mort dans les chambres à gaz.

Pour raconter l'histoire de cette rue, Lanzmann prend comme point de départ le nom du lieu. Rosiers, roses, son personnage principal est un obtenteur, un inventeur de roses. Débarquant dans cette rue, des années après la guerre, il tombe sur Charne, une jeune femme qui occupe un appartement qui appartenait à des juifs et dont elle attend le retour des descendants. Elle est convaincue que Noam est un fils des déportés, rescapé, et que l'appartement lui revient. Une

passion les unit bientôt, un amour physique, une quête d'eux-mêmes et d'un passé qu'ils récupèrent en le découvrant.

Charne s'emploie à écrire l'histoire de cette rue à travers les siècles, faisant le récit des persécutions dont furent victimes ses habitants, génération après génération.

Lanzmann tient le lecteur en haleine grâce à une intrigue où fourmillent les révélations et les coups de théâtre. Noam, le nouveau résident de la rue, est-il véritablement l'héritier, le rescapé? Son histoire se prolonge dans celle de la rue, histoire fabuleuse qui met côte à côte juifs ashkénazes et sépharades, musulmans arabes et juifs orientaux, restaurants, librairies et jeunes couturiers. La passion amoureuse s'allie sur l'histoire et Lanzmann a aussi inséré dans ce récit des pages émouvantes sur Auschwitz ainsi que sur le Moyen Âge. On lit avec plaisir ce roman pour les péripéties de l'intrigue mais aussi pour les raccourcis historiques qu'il permet de prendre.

RUE DES ROSIERS
Jacques Lanzmann
Éditions du Rocher
Paris, 2002, 242 pages

OUVRAGES DE RÉFÉRENCE



Marguerite Duras

Voyage aux pays du grand roman

LOUIS CORNELLIER

Le titre, *100 romans français qu'il faut lire*, pourrait laisser croire à un ouvrage plutôt scolaire, à un inventaire sans saveur comme il en existe tant sur le marché du livre. L'essai des professeurs québécois Hélène Gaudreau et François Ouellet n'a pourtant rien de ce type de pensum. Allégres et significatives malgré leur brièveté (deux ou trois pages chacune), les 100 présentations de romans français qu'il contient sont admirablement bien menées et constituent de pressantes invitations à aller lire ces grands ouvrages qui, souvent, échappent encore, en partie du moins, à notre bagage culturel.

Pour la période qui va du Moyen Âge au XVIII^e siècle, Gaudreau et Ouellet ont retenu six romans, de *Perceval ou le conte du Graal* de Chrétien de Troyes à *La Princesse de Clèves* de Mme de La Fayette, en passant par le *Gargantua* de Rabelais; pour le XVIII^e siècle, la liste comporte neuf ouvrages, œuvres, entre autres, de Montesquieu, de Laclos, de Rousseau et de Diderot; au XIX^e siècle, c'est la manne, avec 27 titres, plus particulièrement trois de Balzac et deux chacun pour Stendhal, Hugo, Zola, Flaubert et Maupassant; au XX^e siècle, c'est l'explosion, avec 58 ouvrages, dont trois de Gide (mais un de ceux-là appartient au XIX^e), deux de Giono et le reste, immense, que se divisent ces monstres sacrés que sont Proust, Aragon, Breton, Céline, Mauriac, Bernanos, Sartre, Camus, Vian, Beckett, les nouveaux romanciers, Queneau, Perec, Duras, Sollers et plusieurs autres, parfois moins connus, mais qui ont droit, ici, au même traitement de faveur, fait d'éloges bien sentis.

Les présentateurs mettent en contexte et résument les intrigues, bien sûr, mais ils s'attachent aussi, avec une acuité critique remarquable et dans une langue simple mais élégante, à saisir les innova-



Albert Camus

tions formelles et thématiques qui marquent la grande et riche histoire du roman français. Ils donnent, en début de parcours, ces pertinentes clés de lecture: «Les notices sont ordonnées chronologiquement, mais chacune se lit indépendamment des autres. Toutefois, le lecteur qui déciderait de soumettre sa lecture à la chronologie remarquerait une évolution dans le développement des formes romanesques, qui correspond globalement à l'histoire du genre.»

Un seul petit oubli: le nombre de pages de chacun des romans n'est pas mentionné, alors qu'il s'agit pourtant d'une indication essentielle à l'heure de faire des choix de lecture. Pour le reste (description des intrigues et des personnages, commentaires sur les procédés narratifs et stylistiques, petits essais d'interprétation intégrés), ce généreux voyage aux pays (il y en a plusieurs!) du grand roman français s'avère un réel plaisir de lecture et une franche réussite pédagogique.

100 ROMANS FRANÇAIS QU'IL FAUT LIRE

Hélène Gaudreau
et François Ouellet
Éditions Nota bene
Québec, 2002, 318 pages

ESSAI

Les nouveaux visages de la culture française

DAVID CANTIN

À pareille date l'an dernier, le Québec accueillait La France au Québec/la saison, une manifestation culturelle jouant sur toute la palette de la jeune création française, à travers diverses disciplines artistiques. En guise de souvenir de l'événement, le consulat général de France à Québec a demandé à Guillaume Leingre de constituer un parcours photographique de la manifestation. *Un jardin français* vient ainsi compléter l'ouvrage de Nathalie Chapuis, paru il y a quelque temps aux Éditions Autrement, *Créateurs - Création en France*, qui porte sur la scène contemporaine en France. Deux visions de l'état actuel de la culture en territoire français.

Le catalogue de Guillaume Leingre laisse peu de place au texte, beaucoup à l'image. Les 80 photos vont d'un portrait à l'autre, d'une répétition à une représentation en cours. Le choix se défend, sauf qu'il aurait été peut-être intéressant d'inclure une courte préface pour revenir quelque peu sur ces trois mois d'activités intenses. Mis à part les présentations officielles du début, la suite ressemble davantage à un jardin-fouillis. Pour en savoir davantage, il faut plutôt mettre la main sur le livre beaucoup plus intéressant de Nathalie Chappuis à propos des figures émergentes de la nouvelle scène française. Cet état des lieux fait un survol, assez subjectif, des créateurs de talent à l'heure actuelle en architecture, en design, en graphisme, en arts plastiques, en photo, en danse, en littérature, en musique, en théâtre, en cinéma et dans les nouveaux médias. Les photographies sont magnifiques, de même que la mise en page qui invite à découvrir un contenu riche d'information.

UN JARDIN FRANÇAIS

Guillaume Leingre
Consulat général de France
à Québec
Québec, 2002, 95 pages

CRÉATEURS - CRÉATION EN FRANCE (LA SCÈNE CONTEMPORAINE)

Sous la direction
de Nathalie Chapuis
Éditions Autrement/CNDP
Paris, 2002, 396 pages

DENIS LORD

Rôle de chose que ce catalogue bédé d'Albin Michel depuis quelques années. Hormis quelques rares jeunes auteurs fantastiques, le plan éditorial semble se limiter à la (re)publication des vétérans de *L'Écho des savanes* et d'*Hara-Kiri*, les Reiser, Wolinski, Manara... Par ailleurs, d'excellents titres de Willem, de Crumb ainsi que de Munoz et Sempayo sont disparus du catalogue. Mais faut-il boudier son plaisir lorsqu'on nous offre un délicieux florilège du sulfureux Vuillemin?

Les planches de cet album, comme celles des 20 albums précédents, ont pour la plupart été prépubliées dans le mensuel *L'Écho des savanes*. C'est du Vuillemin égal à lui-même, c'est à dire vulgaire et méchant, sinon assassin, «*toujours plus loin, toujours plus fort, jamais trop con*», comme il le dit lui-même. Au travers des gags en une planche et des récits plus développés, le dandy destroy oscille entre ses «propres» versions de farces de comptoir, comme ils les appellent en France, et la mise en relief des bêtises de la société. SDF, richards, touristes ou immigrés, nul n'est épargné. Quel plaisir de relire, entre autres, *Sentier allumé*, où des tortion-

naires sud-américains se font payer par Amnesty International des vacances chez des pacifistes français. On a peut-être trop souligné la férocité de Vuillemin au détriment de son dessin. Le monsieur possède un talent fou pour dessiner, dans des coloris délibérément atroces, des faciès grotesques d'olibrius fleurant bon la joie d'être stupide.

Pour ceux qui étaient à l'extérieur du système solaire ces dernières années, voire en état de catalepsie (ça arrive), mentionnons qu'en 2000, Niffle-Cohen publiait l'excellent

Vuillemin - Entretiens avec Numa Sadoul.

De l'intérêt des choses tues

Notre planète reçoit un signal d'origine extraterrestre qui se révèle, une fois décrypté, hospitalier. Un cosmonaute est donc envoyé chez nos frères de l'espace, qu'il devrait rejoindre après cinq années d'hibernation. Parvenu à ce terme, hélas, il rentre chez lui bredouille et la population est fort déçue. Mais ce que tous ignorent, c'est que Youri, le cosmonaute, a atterri sur une planète à ce point semblable à la nôtre que ses habitants ont envoyé simultanément chez nous un autre voyageur également prénommé Youri.



Cette intrigue reflète le type de trame narrative à l'œuvre dans les courts récits que présente La Pastèque et qui ont préalablement été publiés, entre 1995 et 2002, dans les revues *Spoutnik*, *Lapin* et *Le Cri du margouillat*. Il est donc question ici, de non-événement ou, plutôt, d'événements mystérieux, inconnus de tous parfois, sinon du narrateur.

Dans *Les Records du monde*, Delisle fait état de cet homme «*potentiellement capable d'écrire le Coran sur un grain de riz*», de celui qui a le plus petit gros intestin... Dans *La Dernière Case*, imprimé en deux couleurs, le voisin de l'auteur, un professeur de philo victime d'un *burn-out*, disparaît, enlevé par un étrange

infirmier. Guy Delisle travaille dans le cinéma d'animation en France et a publié plusieurs albums à L'Association, dont l'excellent *Shenzhen*, récit autobiographique.

Chez Dargaud, sa série policière et humoristique «*Inspecteur Moroni*» fait l'objet d'une publication en couleurs. *Comment ne rien faire* offre un regard sur la variété de ses styles. Avec toujours beaucoup de talent, Delisle passe du croquis au dessin plus louché, la ligne claire s'efface pour faire place aux lavis. Cette aisance à jouer les caméléons, originant peut-être de la nécessité, en animation, de se plier à différentes esthétiques, ne laisse d'impressionner.

Expérimentaux ou intimistes, les récits de l'auteur, aux chutes parfois déconcertantes, rappellent la joie des rêveries solitaires lorsqu'on déambule sans but au hasard des chemins. C'est important.

denislord@endirect.qc.ca

LE MEILLEUR DE VUILLEMIN

Vuillemin
Albin Michel
Paris, 2002, 81 pages

COMMENT NE RIEN FAIRE

Guy Delisle
Les Éditions de La Pastèque
Montréal, 2002, 100 pages

VERNISSAGE

LE DIMANCHE 15 SEPTEMBRE
jusqu'au 4 octobre

Nicole Simard



GALERIE

LINDA VERGE

1009, AVENUE DES Érables
QUÉBEC (418) 525-8393

Géographie d'un lieu



Marie-Claude
Pendleton

Jusqu'au
27 octobre 2002

mardi et mercredi :
13 h à 20 h
jeudi et vendredi :
13 h à 17 h
samedi et dimanche :
12 h à 17 h

Entrée libre

Maison de la culture Pointe-aux-Trembles

14001, rue Notre-Dame Est
(514) 872-2240

www.ville.montreal.qc.ca/maison

Ville de Montréal

CIRCA

GALERIE I
ROBERT
SAUCIER

GALERIE II
MANUELA
LALIC

Du 14 septembre au 12 octobre 2002

Vernissage le samedi 14 septembre de 15 h à 18 h

372, rue Sainte-Catherine Ouest # 444 Tél. : 393-8248
du mercredi au samedi de 12 h 00 à 17 h 30

Le Centre d'exposition Circa remercie le Conseil des Arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal.

La Galerie 1637

présente

Exposition Angelica

par Gabriell

Les œuvres du peintre seront exposées
du 22 septembre au 19 octobre 2002
Vernissage: Dimanche 22 septembre
11h30 à 16h30

@ @ @

Horaires d'ouverture

Lundi au dimanche
10h00 à 18h00

www.72anges.ca

Tous les profits sont
versés à un organisme
sans but lucratif

La Galerie 1637

1637, ouest rue Sherbrooke, Montréal
QC H3H 1E2
Tél.: (514) 846-3008

EXPOSITION MEROLA

Œuvres multiples

Dessins, reliefs, sculptures, poèmes illustrés,
plages, livres, photographies de murales
et d'installations de Mario Merola

11 septembre au 4 octobre 2002

Bibliothèque nationale du Québec
1700, rue Saint-Denis, Montréal
mardi au samedi, de 9 h à 17 h

Entrée gratuite

Bibliothèque
nationale

Québec

LE DEVOIR

DE VISU

ARTS VISUELS

Par-delà la mécanique des choses

ROY ARDEN: ŒUVRES CHOISIES 1985-2000

Commissaire: Marnie Fleming
Espace VOX,
350, rue Saint-Paul Est
Se poursuit jusqu'au 27 octobre

JEAN-CLAUDE ROCHFORD

À l'exception d'une brève participation à l'exposition collective *Panique au Faubourg* organisée par le Quartier éphémère en 1997, l'artiste de Vancouver Roy Arden n'a jamais eu l'occasion de montrer son travail à Montréal. L'exposition-bilan de la Oakville Art Gallery qu'accueille l'Espace Vox vient donc compenser cette absence, absence qui devient de plus en plus inexplicable au fur et à mesure que l'on découvre l'ampleur de ce travail et la clairvoyance du regard qu'il porte sur le monde urbain et la société dite post-industrielle dans laquelle on est censé vivre.

La disposition des œuvres ne respecte pas l'ordre chronologique — ce qui est tout à fait indiqué car on repère instantanément les séries d'œuvres plus conceptuelles du milieu des années 80 — et la dynamique de l'alternance entre les grands formats et les petites séries fonctionne à merveille. Dans l'ensemble, donc, l'accrochage favorise une fluide et fort agréable déambulation dans les galeries. Le hic, c'est qu'on a placé dès l'entrée de l'exposition une œuvre vidéographique accompagnée d'une trame sonore qui affecte dramatiquement la lecture des images silencieuses. C'est d'autant plus dommage que ce choix — non pertinent de notre point de vue mais peut-être intentionnel — nous fait presque détester une œuvre qui n'a que le défaut d'être mal placée.

Juggernaut (2000), tel est le titre de l'œuvre en question, est une bande vidéo montrant en plan rapproché un moteur Volvo 847. L'image semble de prime abord fixe, si ce n'est les imperceptibles vibrations du moteur. Puis, graduellement, l'accélérateur accroît sa vitesse et entraîne des mouve-

ments plus saccadés. C'est alors que se font entendre les inconfortables toussotements du moteur. Par-delà le réalisme rigide de l'image montrant la banale mécanique d'un moteur, c'est toute la vision du monde de Roy Arden qui se déploie dans cette œuvre déconcertante. Une chose, selon Roy Arden, n'est jamais que ce qu'elle est; elle porte en elle un coefficient d'étrangeté qui ne demande qu'à être révélé. Dans ce cas-ci, on passe en un rien de temps du mécanique à l'organique, le moteur Volvo se voulant la métaphore d'un cœur qui bat bien logé au creux de la cage thoracique.

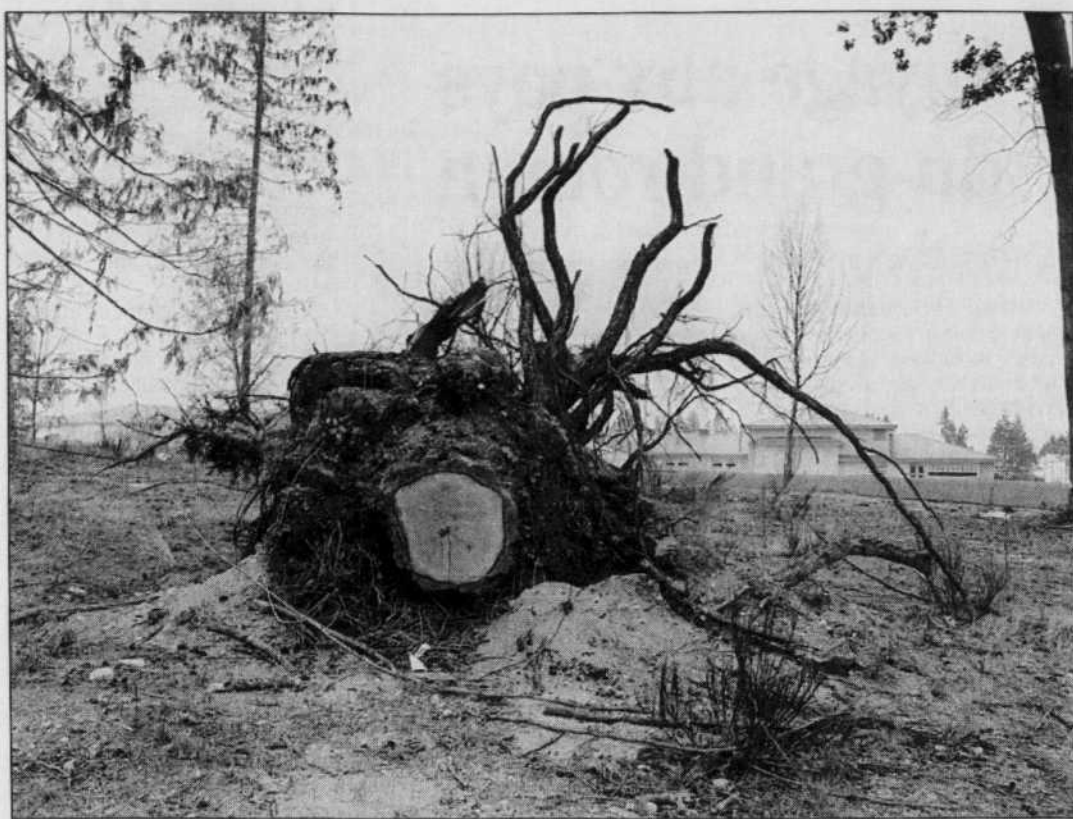
Des paysages de désolation

Les grandes images photographiques qui suivent dépeignent des paysages de désolation (remblais de sable, décharges de billes de bois) et des scènes de banlieues où cohabitent péniblement développement domiciliaire, activités industrielles, exploitation des ressources naturelles et détérioration de l'environnement. L'artiste affirme s'être inspiré, pour réaliser les photographies de ce monde mis sous tension et souvent déformé par l'homme, de l'art de Dürer, d'Antonioni et de ses expériences personnelles. Grâce à un sens de la composition exceptionnel, son penchant pour les formes insolites du monde extérieur s'exprime dans ces photos-tableaux avec naturel. Mais ce naturel est toujours un peu trompeur. Car à l'instar de l'art des maîtres cités par l'artiste, les images captées par Arden installent peu à peu un climat d'inquiétude.

Dans *Tree Stump, Nanaimo, B.C.* (1991), une énorme souche occupe la partie centrale de l'image. En arrière-plan, juste derrière l'une des plus grandes tentacules de cette méduse égarée, on aperçoit un petit pavillon de banlieue. En juxtaposant de cette manière un symbole de la vie paisible et sans histoire à la représentation d'un objet menaçant, Roy Arden dialectise, sans toutefois trop insister, le rapport entre le monde des apparences et les tréfonds de l'âme. Dans cet esprit, la série de photographies documentant le

bric-à-brac du sous-sol d'une maison qu'il a déjà habitée devient, lorsque pris au second degré, très éloquent. Dans *Basement* (1996), le désordre ordonné des anciens occupants et la nature des objets abandonnés sur place en révèlent davantage sur leur vécu quotidien que n'importe quel journal de bord.

Enfin, la pièce qui clôt l'exposition vaut à elle seule le déplacement à l'Espace Vox. Il s'agit d'une projection numérique intitulée simplement *Citizen* (2000). Il y aurait un essai complet à écrire sur la structure formelle de cette œuvre magistrale. Le citoyen désigné par le titre est en bien mauvaise posture: un jeune homme accroupi au beau milieu d'un terre-plein. Il git là, entouré de ses quelques biens. Tout autour de lui s'anime à la tombée du jour ou à l'aube le ballet perpétuel de la circulation automobile et du trafic des hommes. Il observe ces curieux déplacements, interloqué. Quel peut bien être le motif de pareille agitation? semble se demander le protagoniste. L'une de ces voitures transporte une caméra et s'approche de ce citoyen perdu au cœur de la cité pour en saisir les faits et gestes. La caméra traque de près l'expression de son visage, et s'en éloigne de nouveau pour mieux revenir à la charge quelques tours plus tard. Cette spectaculaire et dramatique corrélation urbaine se déroule au ralenti, tout en tons de gris. Le flux des images est ininterrompu et continuellement brouillé, comme s'il s'agissait d'un obsédant souvenir qui tourne sans arrêt dans la tête de ce point de mire humain. Hypnotique et mémorable.



ROY ARDEN

Dans *Tree Stump, Nanaimo, B.C.* (1991), de Roy Arden, une énorme souche occupe la partie centrale de l'image. En arrière-plan, juste derrière l'une des plus grandes tentacules de cette méduse égarée, on aperçoit un petit pavillon de banlieue.

À l'instar de l'art des maîtres cités par l'artiste, les images captées par Arden installent peu à peu un climat d'inquiétude

Violaine GAUDREAU

PORTRAIT D'UNE VOIX — ŒUVRES RÉCENTES

Bertrand CARRIÈRE

SIGNES DE JOUR — PHOTOGRAPHIES

Expositions jusqu'au 5 octobre 2002

GALERIE SIMON BLAIS

5420, boul. Saint-Laurent 102 151 514-899-1065 Ouvert du mardi au vendredi 10h à 18h, samedi 10h à 17h

LE CENTRE D'EXPOSITION DE BAIE-SAINT-PAUL



Hélène Roy, Chant invisible — Une singulière rencontre, Album n° 6 (1994), 2001-2002.
Peinture et collage sur papier, 98 x 150 cm.
Photo: Paul Simon

21 SEPTEMBRE 2002 - 5 JANVIER 2003
HÉLÈNE ROY
DES CHANTS COMME DES PENSÉES
LÂCHÉES PAR LE SOUFFLE

23, RUE AMBROISE-FAFARD BAIE-SAINT-PAUL (QUÉBEC) G3Z 2J2
T. (418) 435-3681 F. (418) 435-6269
WWW.CENTREDART-BSTP.QC.CA CARTBSTP@CHARLEVOIX.NET

LE CENTRE D'EXPOSITION EST SUBVENTIONNÉ PAR LE MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS DU QUÉBEC.



"Le totem de l'ours et de la lune", 1912

EXPOSITION RÉTROSPECTIVE

EMILY CARR
(1871-1945)

14 - 28 SEPTEMBRE

Catalogue : 10\$

Nous remercions les collectionneurs particuliers et corporatifs de nous avoir gracieusement prêté leurs tableaux.

GALERIE WALTER KLINKHOFF INC.

1200, RUE SHERBROOKE OUEST, MONTRÉAL, QUÉBEC H3A 1H6
TÉL. 288-7306 FAX 288-5972 COURRIEL: klinkhof@total.net



DESSIN & CRÉATIVITÉ

AVEC Bruce Roberts

ATELIER DE DESSIN

DU 20 OCTOBRE AU 25 OCTOBRE

Dans un cadre enchanteur au cœur des montagnes des Cantons de l'est venez vivre une semaine d'épanouissement créatif où le dessin est l'outil privilégié pour faire émerger votre force créative

Informations et réservations

Tél.: 514-938-0731 courriel: madeinquebec@sympatico.ca

MIMBOURG

Il reste quelques places pour...

notre circuit culturel à

SHERBROOKE

le samedi 21 septembre
tour de ville, expositions
au Musée des beaux-arts

et pour l'exposition

SUZOR-COTÉ

au Musée du Québec
le samedi 26 octobre
conférence, repas, visite...

(514) 276-0207

En collaboration avec Club Voyages Rosemont

Les beaux détours

CIRCUITS CULTURELS

David Lafrance

Chansons d'amour

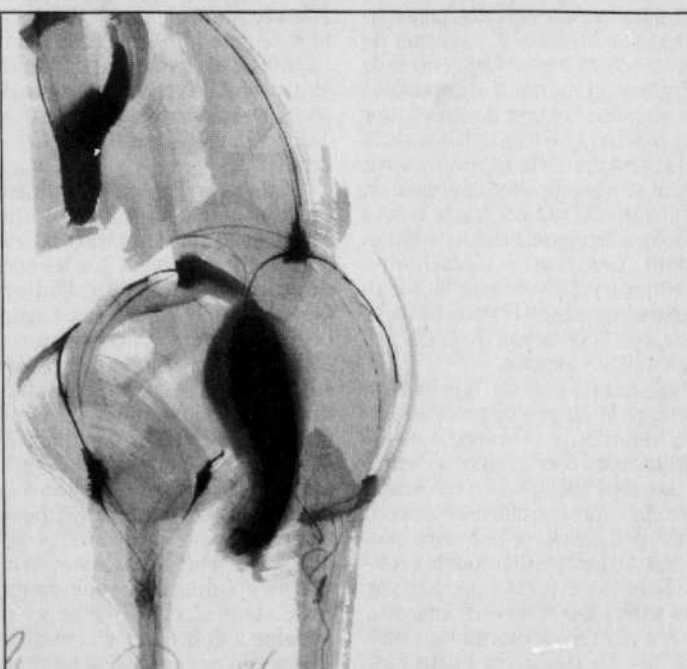
Du 12 septembre au 12 octobre 2002



Galerie Yergeau du Quartier Latin

2060 Joly (entre St-Denis et Sanguinet), Montréal
Tél.: 514-843-0955

Du mercredi au samedi de 13h à 17h,
le vendredi de 13 à 21 heures



L'ANNÉE DU CHEVAL

par Bruce Roberts

25 SEPTEMBRE > 2 OCTOBRE 2002

GALERIE D'ART DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

vente et location

Mardi jeudi vendredi 11-16 h • Mercredi 11-17 h • Samedi 12-18 h • Dimanche 13-17 h

1390 Sherbrooke Ouest

514 285 1611